

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 7 Mai 1874.

No. 19.

PIERRE HERVART

PAR CARLE FIX.

LA NUIT DU 29 DÉCEMBRE 1838.

(Pour l'Album.)—Suite.



UN HOMME habillé d'un accoutrement de caoutchouc, et couvert d'un masque, sur lesquels se trouvaient réunies toutes les couleurs imaginables, venait de faire son apparition sur la scène, au milieu d'un bruit épouvantable, excité par son curieux accoutrement.

Sans se plier le corps, cet homme touchait de ses mains, l'extrémité de ses pieds, se passait les jambes autour du cou lorsqu'il était debout, et se difformait le corps complètement.

Les applaudissements avaient recommencé.

Lorsque l'attention des spectateurs était toute concentrée sur ce disloqué, un homme tapi derrière la foule, disait à son voisin:

—En passant près de lui, Puivert, remarque bien s'il a un anneau semblable à celui-ci, et en même temps qu'il parlait, cet homme montrait à Puivert un jonc d'or émaillé d'une petite fleur bleue.

—Oui, M. Darcy, répondit Puivert.

En ce moment, l'enthousiasme était à son comble. Le héros venait d'être baptisé.

Tout le monde l'appelait l'homme de caoutchouc. Partout, on entendait les cris de : "Vive l'homme de Caoutchouc."

Les cris redoublèrent, lorsqu'on le vit se passer les jambes autour du cou, et se hisser en même temps sur une corde, qui pendait du mât, en se soutenant, pour faire cette périlleuse ascension, sur ses bras, qui supportaient le corps de cet athlète remarquable.

Soudain, tout cet enthousiasme se changea en une clameur terrible.

L'homme de caoutchouc était monté à peu près jusqu'à la moitié de la corde, lorsqu'elle se brisa, et ce dernier vint tomber bruyamment au bas du mât.

Chose étrange, il se releva aussitôt ; il paraissait ne s'être fait aucun mal.

Le public, qui avait craint un instant de ne pouvoir assister à tous les tours de force de ce bizarre personnage, reprenait peu à peu sa gaieté primitive lorsque tout à coup, un long craquement suivi d'un bruit sourd se fit entendre.

Cette corde qu'on venait de briser, liait tout un côté de la tente au mat du milieu ; dès qu'elle fût brisée, la toile commença à glisser en se déchirant puis finit par tomber tout-à-fait.

La foule était maintenant dans une agitation impossible à décrire ; ceux qui craignaient véritablement, vociféraient et se ruèrent les uns sur les autres, tandis que ceux qui n'avaient pas peur, prenaient plaisir à obstruer le passage.

Cependant, le mât aussi commençait à pencher d'un côté.

Il eut été très-facile à la foule d'échapper à tout danger, si elle eût été plus tranquille; tous eussent eu le temps de se sauver avant que la tente n'eût été complètement détruite. Mais elle était composée de deux classes distinctes; de ceux qui, comme nous l'avons dit, avaient peur, et de ceux qui ne craignaient rien; de ceux qui étaient libérés de tout souci, et de ceux qui traînaient avec eux des femmes ou des enfants; enfin, des honnêtes gens et de la canaille.

Par le droit incontestable que tout payant peut choisir la place qui lui convient, cette dernière classe se trouve toujours mêlée à la première.

Or, pendant que les uns faisaient tous leurs efforts pour sortir, les autres, sous prétexte de se frayer un chemin, le bouchaient complètement, et rendaient ainsi toute sortie presque impossible.

Cette place offrait alors un spectacle épouvantable.

Quatre mille personnes se ruaient les unes sur les autres, afin de trouver une issue pour sortir, et tous étaient retenus les uns par les autres.

La bagarre commença: quelques coups de poing furent échangés, pendant que quatre mille voix criaient: "Sauvons-nous! sauvons-nous!"

Quelques-uns criaient: C'est la faute à l'homme de caoutchouc, c'est la faute au caoutchouc, mort au caoutchouc!

Mais celui-ci était bien loin de leurs atteintes.

Cependant, au milieu de tout ce tumulte, deux jeunes gens, conduisant chacun une demoiselle, essayaient à se frayer un chemin à travers cette cohue. Ils étaient accompagnés d'un troisième personnage, qui paraissait beaucoup plus vieux qu'eux.

Tout à coup, l'un des deux se sentit violemment enlevé par un gros gaillard, qui lui pressait les mains très vivement.

— Lachez-moi, cria-t-il, lachez-moi. Si vous ne me laissez libre, je vous frappe à l'instant même en pleine figure!

Mais l'autre le tenait toujours.

Il allait frapper comme il avait dit, lorsque celui qui l'avait ainsi saisi, le laissa aller libre, et s'en alla tranquillement en manœuvrant: "Il n'a pourtant pas de jonc à la main."

Rendu à la liberté, le jeune homme se mit à la poursuite de ceux dont on l'avait si violemment arraché, mais il ne pouvait les voir. Alors, il commença à faire d'infructueuses perquisitions.

Plus loin, on pouvait voir Marceline et Marguerite essayant à passer au travers de la foule, Marceline traînant son petit José, à moitié endormi, qui ne ressentait plus l'envie de regarder l'or et l'argent des habits, qu'il avait trouvés si beaux quelques heures auparavant.

Cependant le jeune homme continuait toujours ses perquisitions.

— Où allez-vous donc? lui dit quelqu'un qui passait à côté de lui.

— N'avez-vous point vu deux jeunes filles, dont l'une était accompagnée d'un jeune homme? lui demanda Pierre (c'était lui), au lieu de répondre:

— Oh! j'en ai vu, et même beaucoup; mais, voyant que Pierre continuait ses recherches:

— Vous ne les cherchez point, j'espère; vous pouvez être certain de ne pas les retrouver, vous serez écrasé auparavant; elles se sauveront comme elles pourront, et demain, vous les reverrez. D'ailleurs, si elles avaient quelqu'un pour les accompagner, vous n'avez pas besoin de vous inquiéter comme vous le faites.

— C'est que j'ai laissé seule celle que je con-

duisais, répondit Pierre en continuant sa route, et elle se sera peut-être arrêtée pour m'attendre.

— En voici un qui doit être amoureux, reprit celui qui venait de donner à Pierre ces sages conseils, car il ne se donnerait pas tant de peine pour la première venue. Mais, tout de même, je crois qu'il a la berlue. Tantôt il me demande si je n'ai pas vu deux jeunes filles, et maintenant, il paraît n'y en avoir qu'une, puisqu'il dit que celle qu'il a perdue de vue était seule; je n'y comprends rien.

Cependant, depuis un quart d'heure, les rôles étaient changés dans la foule.

Tous comprenant maintenant qu'il n'y avait de salut pour eux que dans la fuite, se ruaient vers la place de sortie.

Pierre n'avaient pas prêté assez d'attention aux conseils qu'il venait de recevoir.

Il continua à remonter le torrent, se heurtant continuellement contre la foule, cet obstacle infranchissable. Mais cette tâche était au-dessus de ses forces.

Il essaya vainement à lutter.

Il fut bien vite renversé, et une partie de cette foule compacte tomba avec lui.

Un instant après, la tente s'écroulait sur cette masse confuse, mais par un heureux hasard, le mât du milieu qui pouvait faire tant de victimes, alla tomber du côté opposé où se trouvait la foule;

VIII.

COMMENT SE TERMINA LA SOIRÉE.

Nous avons vu, dans un chapitre précédent, qu'Ernest devait quitter N., quelques jours après le départ de son ami Pierre pour Montréal.

Il fit comme il avait dit, et quelques jours après, il arrivait dans cette ville.

— Que fais-tu ce soir? demanda-t-il à Pierre, en prenant le souper avec lui.

— Je conduis les demoiselles Darcy au cirque répondit ce dernier.

— Alors, moi aussi, j'y vais.

Ernest voulait profiter de toutes les occasions qui le rapprocheraient de Julie.

C'est lui que nous avons vu le soir au cirque, accompagner les demoiselles Darcy avec leur père et Pierre.

Quand ce dernier avait été entraîné loin de Christine, celle-ci, comme on le pense bien, avait voulu l'attendre un peu, pensant qu'il avait été séparé d'elle par quelque obstacle, et qu'il ne tarderait pas à la rejoindre. Ernest était de cet avis, mais M. Darcy s'y opposa.

— Quel danger y a-t-il pour un homme? fit-il d'une voix dure. Monsieur Hervart est-il si enfant qu'il ne puisse revenir seul du cirque.

— M. Darcy a raison, fit Ernest, Pierre saura bien se tirer d'affaires.

On se rendit chez Monsieur Darcy, sans s'occuper davantage de Pierre, excepté Christine qui, exagérant le danger, tremblait pour ses jours.

Ernest entra.

On parla de choses et autres, principalement de l'accident de la soirée.

L'heure avançait.

Christine mêlait continuellement à la conversation, le nom de Pierre sur le compte duquel, elle paraissait très-inquiète.

Seul, Monsieur Darcy était impassible.

Ernest causa longtemps avec Julie et Christine.

Il y avait plus d'une heure qu'ils étaient arrivés.

La pendule sonna onze heures.

— Onze heures ! s'écria Christine, et Pierre qui n'arrive pas.

— Ce retard n'est pas rassurant, observa Julie.

— Il sera probablement retourné chez-lui, dit Ernest.

— Je ne crois pas qu'il retourne chez-lui, sans venir prendre des informations sur la manière dont nous nous sommes rendues.

— Christine a peut-être raison dit Julie. Monsieur Hervart doit être très-inquiet de son côté.

— Ce serait plus prudent de s'assurer de lui tout de suite, fit Ernest.

— On ne sais jamais trop ce qui peut arriver, dit Christine.

— Je m'en vais à l'instant chez Pierre voir s'il n'est pas retourné chez-lui.

Et ce disant, Ernest prit sa canne et son chapeau, et sortit.

En st ne prit pas de temps pour se rendre chez son ami.

Pierre avait gardé son passe-partout. Il ne pouvait donc entrer.

Mais il se mit à frapper dans la porte si violemment, qu'il eût été impossible à qui ce soit de dormir dans cette maison, avec un bruit semblable à celui que faisait Ernest,

Cependant, personne ne répondit.

Allons dit Ernest, c'est qu'il n'est pas encore arrivé. Que vais-je faire maintenant ? Attendre ? Fort bien, si je pouvais entrer ; mais attendre à la belle étoile, cela ne me va pas. Mais qui sait ? peut-être est-il chez les demoiselles Darcy maintenant ? Mais peu importe ; puisque je suis venu jusqu'ici, je puis bien me donner encore quelque trouble. Allons au cirque

Et avec la rapidité d'exécution qu'il mettait dans un projet, il s'achemina vers la rue St. Laurent.

Il prit près d'une heure à se rendre au jardin Guilbault, tant la foule obstruait le chemin.

Il y avait un vacarme épouvantable.

Des gens, dont une grande partie étaient à moitié ivres, poussaient des cris qui se faisaient entendre à une très-grande distance. Les hôtels du Mile-End étaient tous remplis, et les propriétaires condamnés à entendre répéter la même histoire par tous ceux qui entraient prendre un coup, et qui restaient souvent pour en prendre encore un ou plusieurs autres.

Au milieu de ce brouhaha, Ernest, oubliant quelque peu le but de son voyage, écoutait ces gens parler. Il ne pouvait s'empêcher de sourire à la vue des femmes, qui faisaient plus de bruit que les hommes, les unes en racontant l'événement, les autres en expliquant les causes de cet accident.

Il y en avait deux surtout qui étaient curieuses à voir et à entendre jaser.

— C'est pas vrai disait l'une, c'est pas comme ça que c'est arrivé. Il n'y avait de la faute à personne du cirque, excepté à ce grand dinde de caoutchouc, qui est la cause de tout.

— Oui, Marceline ; mais tu diras que si la tente avait été mieux arrangée, si la corde avait été meilleure, tout ça, on n'en aurait pas entendu parler.

— Non, te dis-je ; je veux bien croire qu'ils auraient pu mettre tout cela plus solide, mais tout de même c'est la faute au caoutchouc.

— Tu ne veux pas entendre raison.

— C'est pas moi, c'est toi.

Ernest les écouta quelques instants, et continua sa route.

Arrivé à la place du Cirque, il entra dans la tente, et se mit à chercher Pierre partout.

Dans un coin, il aperçut une dizaine d'individus entassés les uns sur les autres, pèle-mêle, et qui ne paraissaient aucunement se trouver mal à l'a se.

Ernest fixa ses yeux sur ce groupe, mais il se convainquit que Pierre n'y était pas.

Une demi-heure s'était écoulée, depuis qu'il était dans la tente.

Il cherchait toujours.

Après avoir erré dans les tentes et aux alentours, il poussa ses perquisitions jusque dans la rue.

— Il est bien inutile pour moi de chercher Pierre ici, dit-il ; retournons dans la tente.

Et il revint sur ses pas.

Il découvrit alors une petite ouverture qu'il n'avait pas encore vue.

Ernest s'y précipita comme un aveugle, croyant bien y trouver son ami.

Il n'y vit que quelques hommes et femmes, qui paraissaient avoir perdu l'usage, de leur raison, plutôt que celui de leurs membres.

Pierre n'y était pas.

— Retournons chez M. Darcy, d't-il ; Pierre y est sans doute, car il n'est ni chez lui, ni ici, j'en suis certain.

Et Ernest se dirigea vers la rue St. Alexandre.

Il se nomma et fut aussitôt introduit auprès des demoiselles Darcy.

— Eh bien ! Quelles nouvelles nous apportez-vous ? demanda Christine en l'apercevant.

— Mais aucune, mademoiselle, répondit Ernest ; je venais plutôt en demander, qu'en apporter.

Est-ce que Pierre n'est pas venu ici ?

— Mais non, monsieur.

— Je n'y comprends plus rien alors ; je ne sais ce qui lui est arrivé.

— Mon Dieu ! fit Christine, pâle comme la mort.

— Où êtes-vous donc allé ? demanda Julie.

— Je me suis rendu d'abord sur la rue St. Hubert, fit Ernest ; il n'y avait personne chez Pierre. Alors j'ai continué jusqu'au cirque, où je l'ai cherché partout, mais en vain. Je revenais ici, presque convaincu de l'y trouver.

— Il n'a pas encore paru, dit Julie.

— Merci, monsieur, dit Christine, du trouble que vous vous êtes donné pour Pierre, soyez persuadé que personne ne vous en est plus reconnaissant que moi... Hélas ! que peut-il lui être arrivé ?... Il y avait tant de foule... qu'il a bien pu être écrasé...

O mon Dieu ! mon Dieu !... et Christine s'évanouit dans les bras de Julie.

— Allons, pensa Ernest, maintenant je n'ai plus rien à faire ici ; puis tout haut : " Venez prendre soin de mademoiselle votre sœur, dit-il à Julie. " Cette crise ne sera rien. Je vais m'informer de nouveau, et que j'aie ou non des nouvelles de Pierre, je reviendrai tantôt, soit pour en apporter, ou pour en recevoir.

Toutefois, il était resté pour porter les premiers secours à Christine, lorsque M. Darcy arriva à la course.

Alors Ernest partit.

— Où aller, se dit-il en sortant. — Où le trouverais-je maintenant ? — Chez lui probablement.

Et il se rendit de nouveau rue St. Hubert.

Son espoir fut encore déçu.

Pierre n'y était pas.

Ernest s'essuya le front, et se mit à réfléchir.

On peut juger de la fatigue qu'il devait éprouver, après toutes les courses qu'il avait faites, et cependant, on n'en eût rien dit, à voir la vitesse avec laquelle il marchait, ou plutôt, il courait.

Il allait se rendre à l'hôtel le plus voisin, et céder au sommeil qui l'envahissait malgré lui,

lorsqu'il se rappela la promesse qu'il avait faite à Julie en partant.

Il reparut donc, mais cette fois, il dirigea ses pas vers la rue St. Laurent.

Il examina de nouveau tous les lieux qu'il avait déjà visités, mais il ne trouvait aucun indice de Pierre.

Tout à coup, il poussa un cri joyeux.

Il venait de trouver le par-dessus de son ami, qu'il reconnut parfaitement à la couleur gris pâle qui le distinguait des autres.

Du moins, il ne croyait pas se tromper, et il avait raison.

Mais ce qu'il ne pouvait pas s'expliquer, c'est qu'il ne l'avait pas vu d'abord.

Cette question était de peu d'importance pour lui, et, comme il ne croyait pas, comme Christine, que Pierre pût être écrasé, ou enlevé vivant, il crut décidément qu'il avait pris quelqu'autre route, et qu'après s'être rendu chez M. Darcy, il s'était retiré aussitôt, vu l'état dans lequel se trouvait Christine.

Il s'ensuit donc, que pendant qu'il faisait toutes ces suggestions, Ernest pensait que Pierre retournait chez lui.

Toutefois, il voulut tenir sa promesse jusqu'au bout, et pour la troisième fois, dans la même nuit, il se présenta chez M. Darcy.

Une surprise l'y attendait.

A peine entré dans le salon, il vit Pierre assis à côté de Christine, qui était près de Julie, et tous trois en train de se raconter leurs mutuelles aventures.

La première, Christine, aperçut Ernest.

—Monsieur Lesieur, dit-elle, nous vous remercions de votre zèle, mais cette fois vos nouvelles arrivent trop tard.

—En effet, mademoiselle, je m'aperçois que j'ai été devancé par notre mort qui est parfaitement ressuscité.

—Mais, que s'est-il donc passé ! demande en ce moment Pierre, qui n'y comprend absolument rien.

En deux mots, Ernest le mit au courant de la situation, lui raconta les craintes inspirées par son absence, et tout son odyssée dans les rues de Montréal pour le retrouver, odyssée que le lecteur connaît déjà.

—Et qu'avez-vous fait après que je vous ai eu quitté ? demanda Pierre à Christine.

—Dites-nous d'abord comment il se fait que vous nous ayez quitté si promptement.

—On a tout simplement essayé à m'enlever vivant, dit Pierre en souriant; rien moins que cela.

—Maintenant à mon tour, fit Christine. Quand j'ai vu que vous n'étiez plus avec moi, j'ai voulu attendre un instant, mais mon père a dit alors qu'il n'était pas prudent de demeurer dans ce lieu plus longtemps, et nous l'avons suivi.

—Et vous avez bien fait, dit Pierre.

—Il n'y avait rien autre chose à faire, dit Ernest; d'ailleurs un homme se tire toujours d'un mauvais pas, n'est-ce pas, Pierre ?

—Pardieu, fit ce dernier.

—Eh bien, moi, répliqua Christine, je ne suis pas tout à fait de cet avis là, et j'ai raison. La preuve, c'est que vous-même, M. Lesieur, vous paraissiez très-inquiet.

—C'est que... Commença Ernest.

—Je vous en prie, M. Lesieur, dit Christine, j'ai beaucoup admiré votre dévouement; mais, vous, Pierre, dites-nous donc ce qui vous est arrivé ?

—Lorsque je me fus dégagé de l'étreinte de l'homme qui m'avait saisi, on a voulu m'enlever, dit Pierre en riant, je vous cherchai, essayant à lutter contre la foule, mais c'était une chose impossible que de pénétrer à travers tout ce monde; c'était une barrière infranchissable. Aussi, fus-je écrasé, et je tombai avec plusieurs autres. Je suis resté longtemps à terre; je dormis probablement, à moins que je ne fusse évanoui, ce qui est encore possible; lorsque je m'éveillai, j'étais couché sur l'herbe et recouvert d'un immense morceau de toile, que j'eus toutes les misères du monde à soulever.

—Voilà qui explique pourquoi je ne t'ai pas vu d'abord, reprit alors Ernest, et comment je n'ai vu ton par-dessus que la seconde fois.

Cependant, l'aube blanchissait déjà le faite des maisons.

—Je crois, dit Ernest, qu'il serait presque temps que nous nous retirions, n'est-ce pas ?

—Je crois que tu as raison, fit Pierre.

—Ne manquez pas de revenir, dit Julie à Ernest.

—Merci bien, mademoiselle, répondit celui-ci; soyez convaincue que j'userai, et même que j'abuserai de votre permission.

—Tant que vous voudrez, dit Julie.

Et les deux amis se retirèrent.

IX

DEUX COQUINS.

Le lecteur, au milieu de tout ce tumulte, a peut-être oublié M. Puivert, l'homme d'affaires de M. Darcy; nous le rappellerons à sa mémoire.

On se rappelle que l'honorable fermier de Sainte-Anne, avait un rendez-vous pour le lendemain, avec Edmond Narceau.

Il croyait faire avec lui une magnifique spéculation, une affaire d'or.

Aussi, quoique fatigué de la veille (c'était lui qui avait entraîné Pierre loin des demoiselles Darcy) à neuf heures et demie, on eût pu le voir donnant un dernier coup de brosse à son habit, et se regardant d'une manière satisfaisante dans une mauvaise glace placée dans une petite chambre de l'hôtel Rasco sur la rue St-Paul, où il logeait habituellement lorsqu'il venait à Montréal.

Nous le trouvons donc prêt à sortir. Hâtons-nous, et précédonz-le de quelques minutes dans le bureau du broker Narceau, situé sur la rue Notre-Dame.

Edmond n'avait pas perdu de temps depuis qu'il avait si merveilleusement excité l'avarice de Puivert.

A peine débarqué à Montréal, il avait fait venir un de ces hommes, qui ne vivent que pour faire de mauvais coups, et qui ne reçoivent de salaire que celui de leurs forfaits.

Cet homme, dont se sert Edmond, se nomme Victor Dupuis.

En attendant le fermier, faisons la description de ces deux personnages.

Le lecteur connaît déjà Edmond. Il avait une figure très-vive et énergique, un grand front découvert, qui laissait apercevoir une légère cicatrice;

cette cicatrice provenait d'une pierre qu'il avait reçu dans une bagarre.

Doué de grands talents, il les avait malheureusement toujours employés au vice.

Jamais une bonne pensée n'avait germé dans cette tête entièrement dévouée au mal.

Orphelin de bonne heure, et sorti du collège immédiatement après la mort de ses parents, il avait commencé son *apprentissage* dans un magasin de bijouterie à New-York.

Un jour que son patron l'avait laissé seul, ce qui, du reste, arrivait assez souvent, il se mit à contempler d'un œil avide l'or qui s'offrait à sa vue.

Tout à coup il lui vint cette idée :

—“ Si je m'emparais de cet or ! ”

Mais, à cette idée avait succédé la réflexion suivante, quelquefois sauvegarde du crime : “ Si j'étais pincé, et d'ailleurs où cacher tous ces bijoux ? On aurait qu'à venir à mon domicile, et on les trouverait fort aisément, car je n'ai aucune autre place pour les déposer. Allons, ce serait une folie que de voler ces objets ; d'abord, je ne pourrais pas les garder, et de plus, j'irais inévitablement en prison.”

Il allait donc fermer la boutique comme à l'ordinaire, car il commençait à se faire tard, lorsqu'il voulut une dernière fois contempler les richesses qui s'étaient à ses yeux.

Il hésitait.

La chair est faible, dit le proverbe, et il est quelquefois bien difficile de reculer devant la tentation.

Edmond s'était donc remis à contempler les bijoux de son maître.

Tout à coup son front s'illumina.

Il venait de découvrir un moyen.

—Bête que j'étais ! dit-il, n'avoir pas songé à cela plus tôt !

Et se disant, il mit dans ses poches une assez grande quantité de montre, de chaînes et d'autres objets, ferma le magasin sans bruit, et s'en alla dans une autre direction tout à fait opposée à celle de sa maison de pension.

Après un quart d'heure de marche, il arriva devant une petite maison de chétive apparence, saisit le marteau de la vieille porte qui était toute détériorée, et frappa trois coups avant qu'on ne l'ouvrît.

Enfin elle s'entrebailla pour donner passage à une femme d'apparence hideuse, qui demanda d'une voix grogneuse :

—Qui est-ce ?

—Victor est-il ici, demanda Edmond.

—Qu'est-ce qui veut Victor ?

—Moi, Narcisse Lafond.

—Ah ! c'est toi. Je ne te reconnaissais pas, dit la vieille en caressant le menton de Narcisse. Il paraît que je me fais vieille. Mais aussi, quand on est pauvre et qu'il faut rester honnête, il faut vieillir avant l'âge, ajouta-t-elle en fermant la porte sur le voleur qui venait d'entrer.

—J'ai pensé comme vous, mère Dupuis, dit Narcisse, et je viens proposer une fortune à Victor.

—Quant à lui, fit la mégère, il serait bien bête rester honnête, à moins qu'il n'ait envie de crever comme son père, qu'éteux et tout nu. Aussi, quand il est mort, il y a six mois, s'il n'avait pas eu un service par charité, ma foi, il s'en serait passé.

Pendant qu'elle parlait, elle n'avait cessé de jeter sur son interlocuteur un regard curieux et investigateur, mais tout le temps, Narcisse était demeuré impassible.

Voyant le peu d'effet de ses paroles, et, voulant

savoir quelque chose du jeune voleur à tout prix, elle ajouta :

—Voilà où conduit l'honnêteté : c'est pourquoi, je ne la recommande pas trop à Victor ; pour moi, maintenant que je suis vieille, ça ne vaut pas la peine de changer.

Disons que la bonne femme n'avait pas besoin de changer beaucoup pour devenir malhonnête.

—Après avoir écouté ce bavardage sans répondre à la mère de Victor, Narcisse monta dans la chambre de ce dernier.

Nos lecteurs comprennent sans doute ce qui avait décidé Narcisse à commettre le vol.

Il pensait pouvoir le faire récèler par Victor.

Et il avait raison.

Un mot maintenant sur Victor.

Il était loin de ressembler à Narcisse pour l'extérieur. Autant le dernier avait une figure noble et intelligente, autant le premier avait une figure abrupte et repoussante. Il avait un front bas, sur lequel tombaient toujours ses longs cheveux en désordre.

Ajoutons qu'il était laid.

C'était le vrai type du vagabond.

Tant que son père avait vécu, il avait songé avant tout à donner de l'éducation à son fils, et l'avait mis dans une bonne école, où Victor avait rencontré Narcisse.

Naturellement paresseux, ne voulant rien apprendre, déjà débauché, il devint l'ami de Narcisse, quoique d'un caractère un peu différent.

En effet, l'apprenti bijoutier avait au moins quelque sentiment humain, tandis que Victor n'en paraissait guère avoir. Narcisse aimait à être bien mis, à paraître convenablement et à jouir d'une bonne réputation, tandis que son camarade ne se souciait guère de tout cela.

Aussi depuis quelque temps, Narcisse prenait-il le soin de l'écartier, en diminuant ses visites chez la mère Dupuis, ce que Victor lui reprochait souvent.

Maintenant assistons à l'entretien de Narcisse et de Victor.

X.

L'ENTRETIEN.

Narcisse avait violemment ouvert la porte de la chambre où était Victor.

Celui-ci était nonchalamment étendu sur son lit, et sommeillait légèrement en attendant le souper.

Il s'éveilla en faisant un soubressaut, mais il se remit en voyant Narcisse.

—Tiens, dit-il, bonjour Narcisse, quel vent t'a donc poussé ici ce soir ? Il y a longtemps qu'on ne t'a point vu.

—C'est que je n'avais pas de temps à perdre, répondit Narcisse ; depuis quelque temps, je mûrissais un projet que je viens de mettre à exécution.

—Et quel est ce projet ?

—Chut, ne parlons pas si haut ; je ne veux pas être entendu, car si notre entretien était découvert, il pourrait y avoir de la prison pour nous.

Victor connaissait assez Narcisse pour savoir que ces précautions n'étaient pas une plaisanterie de sa part.

—Conte-moi donc cela, dit-il plus bas.

(A continuer.)

LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)

XX.



ROP de voyageurs ont parlé de Delhi pour que nous donnions ici la description de cette magnifique cité. Disons seulement qu'elle a près de trois lieues de circonférence et qu'elle renfermait, en 1857, environ 150,000 âmes. Elle est bâtie sur une petite colline pierreuse, et défendue par des fortifications. Elle renferme des palais et des mosquées d'un admirable travail, mais les conquérants qui ont dévasté à diverses reprises cette malheureuse ville ont laissé bien des ruines comme traces de leur sanglant

passage.

A Delhi, languissait à cette époque le dernier descendant des Tamerlan, le grand-mogol, pauvre vieillard faible et craintif, qui n'avait conservé que son titre de l'immense puissance de ses ancêtres. Les gens qui prétendaient que Narain Sagore appartenait de près ou de loin à la races des Tamerlides, assuraient que c'était à cause du grand-mogol que le zemindar habitait presque constamment Delhi. Il jouissait d'une grande influence auprès de ce vieillard, et cette influence aurait été plus grande encore, disait-on si le *résident* anglais n'avait tenu le grand-mogol sous la main de fer, gantée de velours, avec laquelle la Compagnie des Indes-Orientales étouffe peu à peu ses alliés indigènes, sous prétexte de les soutenir.

Le premier soin de M. Novéal en arrivant à Delhi fut de s'installer dans un des deux palais qui dépendaient de la succession de sa femme. Quoiqu'ils ne lui appartenissent pas encore, puisque la question de l'héritage n'était pas tranchée; les juges de Calcutta l'avaient autorisé à s'y installer provisoirement pendant son séjour à Delhi.

L'installation intérieure des Indous les plus opulents étant loin de réaliser le confortable que recherchent les Européens, nos héros étaient assez mal logés dans les appartements de la bégum; mais leur voyage en Afrique les avait rendus peu exigeants sous ce rapport.

La maison de M. Novéal et celle de Narain-Sagore n'étaient séparées que par les deux vastes jardins appartenant à chacune d'elles, et un troisième appartenant à un riche Indou.

Deux jours après son arrivée à Delhi, M. Novéal se présenta chez le zemindar Narain-Sagore. Le *durwan*, ou portier, répondit que le sahib était absent.

—Quand reviendra-t-il? demanda M. Novéal.

—Dans quelques jours, sahib.

M. Novéal s'éloigna.

Dès qu'il eut tourné les talons, le *durwan* quitta son poste et pénétra dans l'intérieur du palais.

—Que veux-tu? lui demanda un des *behrars* (sorte de valet de chambre) qui se tenaient dans le vestibule.

—Parler au sahib.

Le *behra* s'éloigna et revint aussitôt.

—Entre, dit-il, en ouvrant une porte.

Dans une vaste pièce meublée à l'orientale, étaient Narain-Sagore et son fils adoptif Jootha Maddub. Le zemindar portait le somptueux costume des riches Indous. Un châle de Kachmyre, qui avait coûté dans le pays même au moins 8,000 roupies (20,000 fr.) servait de ceinture à sa tunique de mousseline blanche, retenue au cou par des cordons de soie. Ses *païjamas* (pantalons ressemblant assez à ceux des Turcs, mais plus étroits) étaient en soie rouge brodée d'or. Des bijoux d'une grande valeur étincelaient à ses doigts et autour de son cou. C'était un homme de cinquante ans environ, qui avait été très beau dans sa jeunesse. Sa barbe noire, fine et soyeuse, devait évidemment son éclat à quelques-unes de ces teintures dont les coiffeurs indous connaissent seuls le secret. Son teint était plus jaune que brun. De magnifiques yeux noirs, au regard calme et rusé, animaient seuls cette figure, qui, au repos, avait l'impassibilité d'une statue. Quand il parlait son regard, comme celui des serpents, semblait chercher à se glisser sournoisement jusqu'au font de votre cœur; son sourire astucieux découvrait des dents noircies par l'usage du *pawn* (mélange de bétel, de chaux et de noix d'arec).

Jootha Maddub, couché sur une sorte de divan, à côté de son père, était admirablement beau. Ses traits, fins et réguliers comme ceux d'une femme, n'avaient pourtant rien d'efféminé, grâce à l'éclat velouté de ses magnifiques yeux noirs. Il avait dix huit ans à peine. L'expression à la fois grave et rêveuse de sa physionomie, ainsi que la profondeur de son regard un peu triste, lui donnaient l'air plus âgé. Il portait un *païjama* de soie comme celui de son père, et une sorte de veste tellement couverte de broderies d'or qu'on en voyait à peine la couleur. Un cachemire pour ceinture, et un autre cachemire négligemment jeté sur ses épaules, un *pugry* ou turban indien constellé de diamants et d'émeraudes, un damas à la poignée incrustée de pierres précieuses, et des pistolets dont la crosse en argent ciselé était ornée de diamants, tel était le splendide costume du jeune Indou. Il allait sortir au moment où le *durwan* était entré.

—Eh bien, *durwan*? demanda le zemindar au serviteur qui s'inclinait jusqu'à terre.

—Le *foringhea* est venu.

—Le vieux?

—Oui, sahib.

—Qu'a-t-il demandé?

Le *durwan* répéta les paroles de M. Novéal et sa propre réponse.

—Il n'a pas fait d'observation?

—Non, sahib.

—C'est bien. Va t-en. Je suis absent pour tout le monde, excepté pour ceux qui te diront les paro-

les convenues. Seulement, qu'ils fassent le tour et entrent par la porte du jardin.

Le durwan recommença ses *salams* et sortit à reculons.

Dès qu'il eut disparu, Jootha Maddub se leva.

—Tu sors ? dit le zemindar avec une profonde expression de tendresse, dont la douceur contrastait singulièrement avec l'impassibilité habituelle de sa physionomie.

—Je n'aime pas que tu te montres ainsi, reprit Narain Sagore. On sait que je te laisse rarement seul, et si le feringhea prend quelque information, il se doutera que je suis à Delhi.

—Pourquoi te cacher ainsi ? tu n'as pas peur d'eux, cependant ?

La lèvre du zemindar se plissa dédaigneusement.

—Non certes, répondit-il, mais il faut que les feringhea restent quelques mois encore à Delhi, et plus tard je les verrai, plus je gagnerai de temps.

—Adieu, père.

—Si mes amis te questionnent, que leur répondras-tu ?

—Que tu es à Etawah.

—Tu tiens donc bien à sortir aujourd'hui ?

—Oui, père.

—Toi qui autrefois ne voulais pas me quitter un instant. Voyons, c'est aujourd'hui dimanche, le jour de fête des chrétiens maudits. Veux-tu que je te dise où tu vas ?

—Dis-le.

—Tu vas te promener devant la petite chapelle des chrétiens catholiques, afin de voir passer les belles Anglaises.

—C'est vrai.

—Et dimanche dernier encore, tu as passé plusieurs fois devant cette chapelle.

—Par hasard, d'abord.

—Oui, mais après ?

—Comment sais-tu cela ?

—Je sais tout ce qui se passe, enfant. Allons, je vois que tu brûles d'impatience. Pars, mon fils chéri, et surtout évite de te faire remarquer par les feringheas.

—Pourquoi ?

—Quand tu passes sur ton beau cheval avec ton riche costume, les femmes se retournent pour te regarder. Cela irrite les jeunes officiers, qui sont insolents et jaloux. S'ils te cherchaient querelle...

—J'ai un sabre, répondit Jootha, dont les yeux si doux étincelèrent.

—Tu es brave, je le sais ; mais ces parias, dont la présence souille notre sol, regardent l'Indien comme un esclave et ne daigneraient pas se battre avec toi.

—Alors, je leur enfoncerai mon poignard dans la gorge ! s'écria Jootha Maddub avec énergie.

—Et les Feringheas te pendraient comme un chien ou te déporteraient à Poulo Penang, reprit le zemindar. Il faut attendre, enfant.

—Attendre !

—J'attends depuis trente ans, moi, murmura le zemindar d'une voix sombre.

—Qu'attends-tu, père ?

—Le réveil de ma race et sa vengeance ! Et bientôt j'espère !...

—Que veux-tu dire ?

—Rien, Jootha... Va, mon enfant. Promène-toi et sois heureux.

Le jeune homme soupira.

—Oui, dit le zemindar, qui étudiait la physionomie de son fils, je te devine. Tu as été frappé de la beauté de quelque jeune Anglaise, n'est-ce pas ? Elle, de son côté, aura admiré un moment ta bonne mine, ton riche costume, ton beau cheval ; ton

cœur aura tressailli et passé tout entier dans tes yeux comme pour demander à cette femme l'aumône d'un regard, d'un sourire ! Elle aura détourné la tête, car tu n'es qu'un Indou, toi, et elle... J'ai deviné juste, n'est-ce pas ? C'est que moi aussi, vois-tu...

—Toi aussi, père ?

—Il y a longtemps, va... L'amour s'est envolé, la blessure s'est cicatrisée, mais la haine est restée. Va, mon enfant, va. Regarde-les, ces femmes orgueilleuses, et ne crains pas leurs dédains. Avant longtemps, je te le dis, tu les verras à tes pieds, et plus d'une qui t'aurait fait chasser aujourd'hui si tu lui avait parlé de ton amour implorera à genoux l'honneur d'être ton esclave.

Le jeune homme inclina son front sur la main de son père et s'éloigna rapidement. Il sauta sur un magnifique cheval arabe blanc noiré qui piaffait dans la cour, et partit au galop suivi de deux *saïsses* (grooms indigènes qui suivent les chevaux à pied). Dix fois, au moins il passa devant la porte, non pas du temple, mais de la petite chapelle catholique. A la fin, il vit de loin sortir les fidèles qui venaient d'assister à la messe dite par un jésuite portugais. Bientôt un groupe composé de quatre femmes et d'un jeune homme parut sur le seuil de la chapelle. Jootha se dressa sur ses étriers pour mieux voir.

—C'est elle enfin ! murmura-t-il les yeux fixés sur Emma Bartelle, qui donnait le bras à sa sœur, près de laquelle marchait Frédéric Martigné.

—Tiens ! dit Cécile, voilà le jeune Indien que nous avons déjà remarqué hier soir. Quelle belle tête il a !

—Oui, murmura Frédéric, cédant au penchant naturel de la plupart des hommes, c'est un *acajou* de première qualité.

—Il a de beaux yeux, dit Emma.

—Et il s'en sert volontiers, reprit Frédéric. Il vous regarde, en vérité, comme...

Frédéric, qui avait alors seize ans, était fort jaloux de sa cousine. Quoiqu'elles n'eussent que quatorze ans, les deux petites Bartelle, développées par leur séjour en Afrique, étaient déjà grandes et formées comme des jeunes filles de seize à dix-sept ans. Elles ressemblaient à leur mère, et leur beauté avait déjà fait bien des ravages parmi les *civilans* (employés civils) et les officiers de Delhi. Cinq ou six d'entre eux avaient trouvé moyen de se faire présenter à sir Richard afin de pouvoir offrir leurs hommages aux deux belles jeunes filles. Valentin, cependant, prétendait que sa femme et Clémence entraient bien pour quelque chose dans ces présentations. Tout s deux en effet paraissaient fort belles, même auprès des jeunes filles. Malgré les fatigues et les épreuves de leur pénible voyage, et les deux années ajoutées aux vingt-neuf ans qu'elle avait en quittant la France, Clémence était mieux peut-être qu'à cette époque, parce que sa figure, un peu amaigrie, avait pris plus d'expression. Quant à Juliette, alors âgée de trente ans, elle était dans tout l'éclat de sa beauté. Le bonheur d'appartenir à l'homme qu'elle avait toujours aimé, avait encore embelli sa charmante physionomie. Elle avait perdu l'expression de timidité qui lui nuisait autrefois, et supportait sans embarras, mais aussi sans y prêter la moindre attention les regards des brillants officiers de cavalerie.

Jootha Maddub suivit de loin le *palanquin-carriage* (voiture couverte à quatre roues) qui emportait les demoiselles Bartelle et leur mère. Il remarqua avec surprise que le palanquin-carriage s'arrêtait devant le palais voisin du sien. Son

premier mouvement fut d'aller demander à son père qui habitait maintenant le palais de la bégum Zora, mais le behra lui dit que Narain-Sagore était sorti et ne rentrerait que pour le dîner. Se voyant seul, Jootha Maddub passa dans le jardin de son palais, escalada le mur voisin, et descendit dans le jardin qui séparait ceux de M. Novéal et du zemindar.

Tandis que le jeune homme cherchait quelque moyen de se rapprocher de sa belle inconnue, Narain-Sagore, se promenait tout pensif dans son jardin et dans ceux de l'Indou son voisin, chez qui il avait ses entrées sans contrôle. Comme il longeait le mur du jardin qui dépendait du palais habité par M. Novéal et ses parents, il entendit des éclats de rire et des voix de femmes. Au même instant, il lui sembla distinguer non loin de lui un bruissement pareil à celui que produit une étoffe de soie frôlée par les branchages. Il leva les yeux vers l'endroit d'où partait ce bruit. Au bout de quelques minutes d'attente, il aperçut son fils adoptif grimpé sur un arbre et caché dans le feuillage. Le Zemindar n'eut pas de peine à deviner le motif de la faction de Jootha Maddub.

—Est-ce que cette fille qu'il aime appartiendrait à la famille de mes ennemis ? murmura Narain-Sagore. Comment ferais je pour voir ?...

Quoique fort agile encore pour son âge, le zemindar ne se souciait pas de grimper sur un arbre comme le jeune homme. Cela répugnait à sa dignité. Après un instant de réflexion, il se dirigea vers son propre jardin. Il appela du geste un jardinier indou qui traversait une allée.

—Une échelle, lui dit-il.

Le jardinier courut à un pavillon où l'on renfermait divers outils, et revint aussitôt avec une échelle.

—Suis-moi, dit Narain-Sagore.

Il ouvrit la petite porte et pénétra dans le jardin, où il avait laissé son fils.

—Là, dit-il au jardinier en lui désignant une portion de mur voisine de l'arbre où se tenait Jootha Maddub.

L'Indien déposa l'échelle à cet endroit.

—Va-t-en maintenant, reprit le zemindar, et rappelle-toi qu'à mon service la moindre indiscretion est punie de mort.

Aussitôt seul, Narain-Sagore monta sur l'échelle et parvint au sommet du mur, en ayant bien soin de se cacher à l'ombre du feuillage. A cinquante pas de lui, il aperçut deux groupes composés de gens de notre connaissance. Assis devant une table rustique, Cécile et Frédéric jouaient gravement au *jackel* (jeu anglais, sorte de diminutif du trictrac.) Emma, la main appuyée sur l'épaule de sa sœur, conseillait Cécile et se querellait de temps en temps avec Frédéric, qu'elle taquinait toujours, et qui prétendait gaiement qu'elle poussait Cécile à tricher. A quelques pas de ce groupe, Clémence et son mari examinaient une carte du Bangale que leur montrait M. Novéal. Un peu en arrière, Juliette et Valentin causaient à demi-voix, et l'amour qui rayonnait dans leurs yeux disait assez clairement quel était le sujet de leur conversation. Animée par la passion profonde qui remplissait son âme et qui donnait un charme indicible à chacun des détails de sa figure, Juliette était si belle que le zemindar fut frappé de cette beauté d'un genre tout nouveau pour lui.

—C'est doit être la femme qu'aimait Morany, murmura-t-il... Oui... Je comprends maintenant que pour elle il se soit exposé au roomal et au poison. J'ai vu les plus belles créatures de l'Orient, mais aucune d'elles n'avait la beauté de cette femme.

Comme elle regarde l'étranger qui lui parle en ce moment !... Comme elle l'aime ! Ah ! je hais cet homme... Pour qu'elle me regardât ainsi, je donnerais... Mais je suis un Indou, moi, murmura-t-il avec amertume, et si mon or peut acheter le corps d'une femme, il ne saurait acheter son cœur... Pour les autres femmes, peu m'importe, mais celle-ci...

Il resta quelques instants silencieux, perdu dans sa contemplation.

—Voyons, reprit-il à quoi vais je penser ? Au moment où je suis sur le point de réaliser le rêve de ma vie, où chaque minute à son prix, où l'avenir du Bengale tout entier et de notre sainte religion dépend peut-être de moi, je n'ai pas le droit de perdre mon temps à de pareilles folies. Partons.

Il descendit lentement, et se dirigea vers son palais. Il était si rêveur et si préoccupé, qu'un moment il oublia son fils adoptif. En arrivant au perron de son palais, ce souvenir lui revint à l'idée.

—Et Jootha, murmura-t-il... je l'ai oublié. Cette femme serait-elle donc un mauvais génie envoyé par le Dieu des chrétiens pour me détourner de ma tâche... Je ne veux plus y penser.

XXI.

En Europe, où la plupart des hommes sont toujours préoccupés de leurs affaires ou de leurs plaisirs, l'amour n'est qu'une chose secondaire et ne prend qu'une petite partie de l'existence. En Orient, au contraire, les gens riches ne savent que faire de leur temps, et le climat comme les usages portent à des rêveries durant lesquelles la tête et les sens sont seuls éveillés.

L'amour (si ce n'est pas profaner ce nom que de le donner au plaisir du zenanah) joue un grand rôle dans la vie des Asiatiques. Quand, par hasard, une passion véritable s'empare d'un de ces hommes, blasés pour la plupart de fort bonne heure, cette passion devient d'autant plus ardente et plus terrible, qu'elle seule désormais a le pouvoir de lui rendre les rêves et les désirs d'une jeunesse trop tôt passée. Comme on l'a vu, Narain-Sagore ne se dissimulait aucun des obstacles qui élevaient une barrière insurmontable entre lui et Mme Mazeran. Mais les nababs de l'Inde, placés au milieu d'une population pauvre et avilie sur laquelle ils règnent en tyrans, grâce à leurs immense fortune, ne peuvent se résigner à sacrifier leurs passions. Au bout de quelques jours, Narain-Sagore n'eut plus qu'une pensée, celle de se rapprocher de Mme Mazeran et lui parler. La chose était difficile, mais le zemindar ne manquait ni de ruse ni d'adresse.

Un matin, un *sircar* (courrier) apprit à M. Novéal que Narain-Sagore était de retour.

M. Novéal envoya d'abord son homme d'affaires au zemindar. Ce dernier refusa de l'écouter.

—Si votre maître a des propositions à me faire, qu'il vienne lui-même, dit-il à l'homme d'affaires.

—Est-ce que ce gremlin-là croit que je vas me dérangier pour lui ! s'écria Gaspard, qui avait, comme on le sait, un grand mépris pour les Indous de la caste des prêtres et des commerçants.

Poussé par ses parents et ses amis, il finit pourtant par se rendre chez le zemindar. Il ne le trouva pas et s'en revint fort mécontent d'avoir fais une démarche inutile.

Le lendemain, le zemindar vint au palais de M. Novéal avec une suite magnifique. Il portait un costume éblouissant d'or et de pierreries, et maniait avec adresse un cheval arabe, noir, de la race du Nedji, qui faisait l'admiration de tous les pas-

sants. Il était accompagné de Jootha Maddub et suivi de six cavaliers indous richement habillés et montés sur de fort beaux chevaux.

Ce jour-là, sir Richard et Valentin étaient partis pour aller chasser la bécassine aux environs. Savinien était au club anglais, où l'on avait courtoisement accueilli le cousin de sir Richard.

Il ne restait au palais que les deux jeunes femmes, Emma, Cécile, Frédéric et M. Novéal. Celui-ci avait habité l'Inde trop longtemps pour ne pas être au courant de l'hospitalité asiatique. Malgré son peu de sympathie pour le zemindar, il lui fit l'accueil réservé aux personnes de distinction, tout en maintenant cependant la supériorité que le moindre Européen s'arroge sur l'Indou le plus puissant.

—Nous avons à causer de choses que nos oreilles seules doivent entendre, dit le zemindar au bout de quelques minutes. En même temps il attachait un regard significatif sur son fils et sur Frédéric, assis à côté d'eux.

—Frédéric, dit M. Novéal au jeune Martigné, je te confie Jootha Sahib ; c'est à toi de lui faire les honneurs de la maison.

Les deux jeunes gens sortirent ensemble pour aller voir les fusils de Frédéric et le cheval de Jootha Maddub.

Poussés par des motifs différents, les deux vieillards s'étaient promis de se montrer calmes et conciliants. Mais il y avait entre eux trop de sujets de discorde pour que leur résolution fût aisée à tenir. Chacun d'eux se croyait supérieur à son interlocuteur. Leur orgueil de nationalité et de religion se trouvait à chaque instant aux prises.

Malgré son âge, M. Novéal avait encore un caractère trop bouillant pour être capable d'adopter la diplomatie lente et astucieuse des Orientaux.

—Naraïn-Saroge, dit-il au zemindar, je vais aller droit au but. J'espère que, de votre côté, vous comprendrez qu'il vaut mieux que vous agissez de même, et que nous ne perdions pas notre temps à des finesses qui n'aboutiraient à rien qu'à retarder notre arrangement, si tant est qu'il doive y en avoir un.

Le zemindar s'inclina silencieusement.

—Un mot encore avant d'aborder la grande question, reprit Novéal. Je sais quelle est la différence qui existe entre vos mœurs et les nôtres. Je sais que des crimes dont rougirait un Européen deviennent presque des titres de gloire pour quelques-uns d'entre vous, grâce à votre satanée religion, qui vous permettrait au besoin... Mais, laissons cela de côté. Je voulais seulement vous dire qu'en ce moment, si je vous parle du passé, ce sera uniquement pour établir notre position vis-à-vis l'un de l'autre, et nullement pour vous faire les reproches que pourtant...

Gaspard s'arrêta. Il songeait aux crimes que Morany avait commis évidemment à l'instigation du zemindar, et l'effort qu'il s'imposait pour parler avec modération à ce dernier l'étouffait. Si ce n'avait été à cause de sa famille, dont l'avenir peut-être dépendait de cet entretien, il eût saisi une cravache ou un sabre, et terminé ainsi la conversation par une pantomime des plus animées. Calme et impassible, Naraïn-Saroge laissait venir son adversaire, sur lequel son sang-froid lui donnait un grand avantage. Malgré sa colère, Gaspard comprit cela, et redevint maître de lui-même. Il continua l'entretien avec un calme apparent.

—Si le sahib français croit avoir quelque reproche à me faire, qu'il parle dit le zemindar, bien certain qu'on n'avait aucune preuve à articuler contre lui.

—Laissons le passé de côté, vous dis-je, reprit Novéal. Passons au présent. Vous revendiquez pour votre fils adoptif Jootha Maddub, la fortune que m'a laissée ma pauvre Zora. Que vous perdiez votre procès, cela n'est pas douteux.

—Pardon, interrompit tranquillement le zemindar, mes *lawyers* (hommes de loi), qui sont fort au courant des lois anglaises, m'assurent le contraire.

—Evidemment. Vous comprenez que notre procès va devenir la poule aux œufs d'or de bien des gens qui n'auront garde de nous en dissuader. Mais, puisque vous êtes si bien au courant des lois anglaises, savez-vous aussi que les trois quarts des affaires durent plusieurs années ?

—Jootha Maddub est jeune.

—Mes neveux aussi.

—Et riche.

—Raison de plus pour qu'il ne revendique pas le bien des autres.

—C'est le sien.

—Non.

—Si.

—Tonnerre de tous les diables ! s'écria M. Novéal. Ah ! si ce n'était pas à cause de mes neveux, comme je... Voyons, zemindar, croyez-vous que le testament de ma femme soit régulier ?

Naraïn ne répondit pas.

—Entre nous, là... vous savez bien que cela ne vous engage pas devant le juge... Croyez-vous que le testament de Zora soit régulier ?

—Peut-être.

—Et qu'elle eût le droit de me laisser toute sa fortune ?

—A son mari... peut-être.

—Et quel est son mari ?

—M. Novéal.

—Donc, je suis l'héritier légitime de la begum.

—M. Novéal est mort.

—Prenez garde que je ne vous prouve le contraire immédiatement, s'écria l'irascible vieillard en saisissant un de ces énormes *punkas* à main dont le manche est formé d'une longue tige de bambou.

Le zemindar resta impassible.

—Je croyais que le sahib français était un homme raisonnable, dit-il tranquillement ; mais, au lieu de parler sérieusement, il s'emporte comme un jeune homme.

M. Novéal parvint à reprendre son sang-froid, mais ce ne fut pas pour longtemps. Le calme railleur de l'Indien l'exaspérait. Au bout de quelques minutes, il se mit dans une telle colère qu'on l'entendait du jardin.

Prévoyant quelque querelle, Juliette se tenait aux aguets. Elle accourut au salon. Sa vue calma aussitôt M. Novéal, qui rougit de son emportement.

—Tu avais raison, Juliette, dit-il à la jeune femme, je ne suis qu'un grand enfant. Si je discutais davantage avec ce *monsieur*, cela finirait mal. Toi qui as le bon sens de toute la famille, tâche de lui faire entendre raison.

—Vous partez, mon oncle ?

—Oui, oui... J'ai besoin de prendre l'air.

—Mais mon oncle...

—Mais, ma nièce, si je reste un quart d'heure de plus, j'étrangle ce cafard à peau jaune.

Il prit son chapeau et sortit précipitamment.

—Qu'elle est belle ! murmura le zemindar en s'enivrant de la contemplation de Mme Mazeran, qui restait indécise et les yeux baissés.

En surprenant le regard brûlant du zemindar attaché sur elle, Juliette rougit et fit un mouvement pour s'éloigner.

Il éteignit aussitôt le feu de son regard et dit en assez bon français, de sa voix douce et calme :

—Il paraît, madame, que je vous effraie.

—Nullement, monsieur.

—Malgré la prière de votre oncle, cependant, vous n'avez pas le courage de rester quelques minutes avec moi, même lorsqu'il s'agit des intérêts les plus importants.

Juliette ne répondit pas.

—Vous avez tort, madame, reprit-il. Nous ne sommes pas aussi grossiers, aussi mal appris que les Anglais veulent bien le dire. Quoique nos mœurs diffèrent de celles des Européens, nous savons nous conformer aux usages des étrangers lorsque nous sommes en présence de femmes d'un haut rang comme vous.

Je ne suis pas d'un haut rang, interrompit Juliette, surprise de ces paroles débitées avec cette dignité que les Asiastiques possèdent à un si haut degré.

—Dans notre pays, dit le zemindar, une femme aimable et belle, peut arriver au plus haut rang, quelle que soit sa naissance.

Juliette ne put s'empêcher de sourire à ce compliment assez adroit, mais son front s'obscurcit presque aussitôt.

Elle songeait à Morany et au meurtre commis par lui, probablement pour obéir aux ordres du zemindar. Aussi eut-elle besoin de prendre beaucoup sur elle pour causer avec Narain Sagore. Ce dernier s'en aperçut et devina le motif de cette réplique.

—Madame, dit-il, ne serez-vous point en colère contre le pauvre Indou qui vous parle, si ses yeux ont su lire dans votre cœur ?

—Que voulez-vous dire ? murmura Juliette fort étonnée.

—En ce moment vous me parlez poliment parce que vous y êtes obligée ; mais, au fond, vous me haïssez.

—Je ne hais personne, monsieur.

—Vous avez eu de cruelles épreuves à subir et vous avez vu périr des parents, des amis. On vous a dit peut-être que j'étais la cause des chagrins que vous avez éprouvés. Est-ce vrai, madame ?

—A quoi bon, dit-elle, rappeler des souvenirs qui ne feraient qu'augmenter les difficultés qui s'opposent à un arrangement entre nous ?

Je me serais bien gardé de les éveiller si je n'avais vu malheureusement que ma présence avait ravivé en vous la pénible pensée des crimes qu'on m'attribue.

XXII

Il y eut un instant de silence.

—Si vous me parlez qu'à contre-cœur, reprit le zemindar, et si, de mon côté, je vois qu'un sentiment de méfiance et de haine perce sous votre politesse, comment voulez-vous que nous puissions jamais nous entendre ? Dans notre intérêt à tous deux, c'est à-dire dans l'intérêt des gens que nous représentons, il faut, avant tout, que vous reveniez sur l'opinion qu'on vous a inspiré, sur mon compte. Laissez-moi d'abord vous apprendre ce que je ne révélerai qu'à vous seule : le secret de la naissance de Jootha Maddub. Quelque temps après le mariage de Zora, son père, Muttyloll Dhur, eut une autre fille, qui s'appelait Leila. Elle épousa malgré lui, un vil *çoudra* (ouvrier), et il la chassa de son palais. Repoussée de partout parce qu'elle avait perdu sa caste en se mariant à un homme de caste inférieure, elle était fort malheureuse. Un jour, en revenant de se baigner, elle fut insultée par des soldats. Je pris sa défense. Je revins

plusieurs fois au même endroit, et nous nous revîmes souvent. Son mari la battait. Une nuit, je la décidai à partir avec moi. Jootha Maddub est notre fils. Malheureusement, son mari retrouva ses traces, grâce aux *thannadars* (agents de police) des Anglais ; et comme elle refusait de le suivre, il la tua. Zora, qui était partie avec son mari, ignora longtemps l'existence de sa sœur. Elle ne l'apprit que lorsqu'elle revint elle-même demeurer chez son père. Vous voyez, madame, que Jootha Maddub a plus de droit que personne à l'héritage de la *begum*.

—Pardon, dit Juliette, ce que vous venez de m'apprendre m'inspire beaucoup d'intérêt pour la position de votre fils, mais le testament seul de la *begum* fixe les droits à sa succession, et vous savez que c'est à M. Novéal qu'elle laisse tous ses biens. Je vous garantis à l'avance, par exemple, que M. Novéal s'empressera...

—Jootha Maddub est assez riche pour n'avoir besoin des aumônes de personne, interrompit le zemindar avec vivacité ; mais ma religion autant que mon affection m'imposent le devoir de ne pas laisser passer dans les mains d'étrangers les biens qui appartiennent à mon fils. Parce que je défends ses droits de mon mieux contre des adversaires puissants, ce n'est pas néanmoins une raison pour me rendre responsable de tous les malheurs survenus à vos parents.

—Plusieurs d'entre eux ont péri assassinés. Qui donc avait intérêt à leur mort, si ce n'est vous ?

Morany a fait tout le mal, reprit le zemindar... Je lui avais promis une forte récompense s'il parvenait à rendre à mon fils la fortune de son grand père. Pour arriver à ce but, il a employé des moyens criminels que je réproûve.

Avec la faconde insinuante et adroite que nul peuple ne possède comme les Indous, Narain-Sagore s'efforça de persuader à Mme Mazeran que, personnellement, il n'était pour rien dans les crimes commis contre la famille Novéal. Le zemindar était un homme fort remarquable dans sa sphère, et il devait surtout son influence au charme persuasif de sa parole. Nous ne dirons pas qu'il persuada Juliette, car il y avait trop de charges contre lui, mais du moins il ébranla un peu, sur le moment, la conviction de la jeune femme. Il en profita pour discuter avec elle diverses questions relatives à la transaction projetée. Juliette se chargea de transmettre à son oncle les propositions du zemindar, qui, bien qu'inacceptables telles qu'elles étaient encore, pouvaient du moins servir de base à la discussion.

Il falut nécessairement que Mme Mazeran et le zemindar convinssent d'une autre entrevue ; Juliette ne pouvait se dissimuler que ce serait certainement pas la dernière.

Jootha Maddub ne reparaisant pas, on envoya un domestique le chercher. On le trouva fort occupé à tirer au pistolet avec Frédéric, qui possédait au plus haut degré cette nature sympathique et bienveillante qui permet aux Français de faire si vite connaissance.

Passant d'une extrême à l'autre, il s'était pris tout à coup d'une belle amitié pour le jeune indien. Celui-ci, de son côté, un peu étourdi de la pétulance et de la verve entraînée de son nouveau camarade, avait été touché des égards et des prévenances du jeune Européen. Lui, si fier, si réservé d'habitude avec les Anglais, il se laissait aller avec une sorte d'émotion presque reconnaissante à la sympathie cordiale et affectueuse qu'on lui témoignait.

La pensée que Frédéric était le cousin d'Emma entraînait bien aussi pour quelque chose dans le charme que Jootha Maddub trouvait à la société du jeune Martigné.

Le fils du zemindar aurait donné de bon cœur à son nouvel ami son plus beau cheval et ses belles armes pour obtenir le droit de revenir le voir de temps en temps. Il aurait eu ainsi l'espoir d'apercevoir quelquefois la jeune fille qu'il aimait avec toute la ferveur d'un premier amour.

Lorsque Jootha Maddub vint au salon rejoindre son père et Mme Mazeran, Juliette lui fit un accueil presque affectueux. La position de ce jeune homme, sa beauté, sa physionomie douce et rêveuse, inspiraient à Mme Mazeran un intérêt indéfinissable. Jootha Maddub sentit cet intérêt et il en fut profondément touché. Quand au zemindar, il laissait percer dans ses regards et dans ses paroles son affection pour son fils et sa reconnaissance de l'accueil que Juliette et Frédéric faisaient au jeune Indou.

—Madame, dit le zemindar au moment de prendre congé de Juliette, en vous créant belle entre toutes, le Dieu des chrétiens vous a donné un cœur en rapport avec votre beauté. Lorsqu'une rose a été placée quelque temps auprès de nous, son parfum reste longtemps après elle... Aussi mon fils et moi conserverons-nous toujours le souvenir de l'intérêt que vous lui avez témoigné. A son âge et lorsqu'on est destiné comme lui à se trouver souvent en présence d'Européens, on a besoin de conseils que je ne puis malheureusement lui donner. Me permettez-vous d'amener mon fils avec moi quand j'aurai le bonheur de revenir ici ?

—Certainement, s'écria Frédéric ; pour moi toujours, cela me fera bien plaisir.

Juliette hésitait à répondre, mais elle n'eut pas le courage de résister à la muette et timide prière des grands yeux noirs du jeune Indou et de l'humilier par un refus.

—Jootha Maddub sera le bienvenu, dit-elle avec le plus gracieux sourire, qui donnait tant de charme à sa physionomie.

Les deux Indiens s'inclinèrent et quittèrent le palais. Au moment où tous deux venaient de monter à cheval, Jootha Maddub leva machinalement les yeux vers la verandah. A travers les interstices des *cuss-cuss-tattys* (sortes de persiennes), il aperçut deux jeunes filles qui le regardaient avec une curiosité bien naturelle. Son cœur battit avec violence. Il rassembla son beau cheval blanc, et l'attaquant du tranchant de ses larges étriers arabes, il lui fit faire deux ou trois bonds avant de partir au galop.

Narain Sagoretint à honneur de prouver qu'il était aussi bon cavalier que son fils, et tous deux disparurent avec leur escorte dans un tourbillon de poussière.

Lorsque Valentin revint de la chasse, le soir, Juliette lui raconta toute son entrevue avec le zemindar.

—Comment ! lui dit-il, tu as eu le courage de causer avec un bandit, un chef d'assassins, qui a failli nous faire égorger tous ?

—C'est ce que je pensais tout à l'heure, répondit-elle. Je me demande encore comment sa vue ne m'a pas inspiré plus d'horreur,

—Tout dépend du milieu dans lequel on vit, fit observer M. Novéal. Il en est de même pour une foule de choses de ce genre. A la guerre, des spectacles qui nous paraîtraient horribles, passent inaperçus lorsqu'on les voit de sang-froid. Bien des ruses, qui seraient des mansonges en temps

ordinaire, deviennent des coups d'éclat quand il s'agit de diplomatie.

—Puis, ajouta Valentin, ce Narain-Sagore est un criminel de haut étage. Il y a entre lui et Morany la même différence qu'entre le négociant en denrées coloniales et l'épicier du coin.

On se mit à rire.

—Je crois que Valentin est jaloux du zemindar, fit observer M. Novéal.

—Est-ce vrai ? demanda tout bas Juliette à son mari.

—Oui et non.

Comment cela ?

—Non, en ce que je n'ai aucune inquiétude. Oui, en ce que certains hommes, quand ils causent avec une femme, ont une façon de la regarder qui a l'air... comment dirai-je ?... qui a l'air...

—Eh bien ! fit-elle, en riant de l'embarras de son mari, qui ne trouvait pas d'expression pour rendre sa pensée.

—Eh bien ! qui a l'air de la ternir comme une haleine impure ternit le cristal d'un miroir.

—Veux-tu que je cesse de le recevoir ?

—Non, répondit-il ; ce que je te dis là, d'ailleurs, n'est qu'une sorte de pressentiment, puisque je ne sais même pas comment il te regarde.

La première fois que Narain Sagore revint chez M. Novéal, Valentin assista à l'entrevue qu'il eut avec Juliette. Le zemindar se sentit surveillé, et eut soin de conserver à sa physionomie le caractère grave et rusé qui lui était habituel. Chaque jour il diminuait ses prétentions au sujet de l'héritage, mais il avait soin de ne faire jamais assez de concession pour qu'on pût s'accorder complètement avec lui. Peu à peu on s'habitua à le voir. Il avait beaucoup d'esprit naturel et une grande connaissance de son pays. Aussi sa conversation était-elle fort intéressante. En quelques jours il eut pénétré le caractère de chacun, et dès lors il dressa ses petites batteries en conséquence. Ce qui rendait ces entrevues fort singulières et ce que comprendront difficilement les gens qui ne savent pas combien on se familiarise avec l'idée du danger, c'est qu'on se méfiait toujours de lui. Aussi, quoiqu'il eût invité plusieurs fois la famille Novéal à venir visiter ses jardins et son palais, refusa-t-on constamment, sous divers prétextes, d'accepter ses invitations. Cela fit beaucoup de peine à Jootha Maddub, à qui son père ne put avouer le véritable motif de ce refus, que lui-même avait promptement deviné.

(A continuer.)



LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite.)



E n'ai fait que mon devoir, monsieur le baron, répliqua Périne en rougissant de modestie, et ce devoir, ma respectueuse affection pour Mme la comtesse, le rendait bien facile et bien doux.

—Périne, reprit Gontran d'une voix attendrie, votre dévouement pour Mme de Kéroual est de ceux qui ne se peuvent payer, il faut des âmes comme la mienne pour le comprendre et pour l'apprécier. Périne, je n'ai qu'une chose à vous dire, je n'ai qu'une promesse à vous faire, c'est

que vous ne nous quitterez jamais.

—Ah ! monsieur le baron, balbutia la jeune femme avec une émotion aussi sincère que celle de Gontran l'était peu : c'est mon vœu le plus cher, le plus ardent, et cette récompense si belle, je ferai tout pour la mériter.

M. de Strény prit la main de la femme de charge et la serra très-affectueusement.

—Aussitôt que Mme la comtesse sera réveillée et pourra me recevoir, dit-il ensuite, venez me prévenir, je vous en prie.

Le sommeil de Léonie dura deux heures encore, puis la jeune femme ouvrit les yeux, et, se santant si reposée, si forte, si vaillante, elle se dit en souriant que sa guérison était complète que le mal ne reviendrait plus.

Ce fut aussi l'avis du docteur Perrin, qui descendit de cheval devant le château à dix heures précises et qui trouva Gontran sur la plus haute marche du perron.

Le rayonnement d'une joie vive éclaira son visage quand il entendit le baron lui rendre un compte si satisfaisant de l'état de la jeune malade.

—Ah ! monsieur le baron, s'écria-t-il, vous ne vous doutez pas du soulagement immense que m'apporte cette heureuse nouvelle. Vous allez le comprendre en m'écoutant. Sachez-le donc, j'ai passé la nuit toute entière dans le travail le plus acharné, j'ai compulsé cent volumes au bas mot, et j'arrive ce matin pas beaucoup plus instruit que je ne l'étais hier en vous quittant ; je n'ai trouvé nulle part une explication satisfaisante, ou même plausible, des phénomènes dont nous avons été témoins.

Les crises de Mme de Kéroual restent donc, à l'heure qu'il est, absolument incompréhensibles pour moi. Certains cas d'empoisonnement offrent seuls, dans leurs résultats, quelques analogies avec ces crises, mais les circonstances présentes rendent inadmissibles la supposition d'un empoisonnement accidentel, puisque je me suis fait renseigner sur la composition du repas dont Mme la comtesse avait pris sa part depuis quelques jours.

Tous les mets servis sur la table du château avaient été partagés par vous, par les enfants, et achevés par les domestiques. Or, Mme de Kéroual seule a souffert. Ceci est sans réplique et il serait insensé de s'arrêter, ne fût-ce qu'un instant, à une supposition de ce genre. Je préfère, et de beaucoup, admettre que le mal a disparu sans raisons appréciables, comme il était venu, et qu'il ne lui faut attribuer d'autre cause qu'un désordre momentané des fonctions du système nerveux.

Le docteur ajouta en souriant :

—Les nerfs, vous le savez, monsieur le baron, voilà la grande, la suprême ressource des pauvres médecins dans l'embarras. Avec les nerfs ils expliquent, tant bien que mal, tout ce qu'il leur est impossible d'expliquer autrement.

Nous avons eu déjà plus d'une preuve du prodigieux empire de Gontran sur lui-même.

En entendant Louis Perrin parler de poison, il ne fut cependant pas le maître de réprimer un léger frisson d'épouvante, et son visage devint blanc comme un linge. Le jeune médecin ne remarqua ni ce tressaillement ni cette pâleur, et la suite de son discours rassura bien vite et d'une façon très-complète M. de Strény.

—Va pour les nerfs, cher docteur, répliqua-t-il d'une voix calme, en souriant à son tour ; autant vaut cela qu'autre chose. Venez voir Mme de Kéroual.

Léonie venait de se lever et elle attendait les visiteurs dans un petit salon attendant à sa chambre à coucher.

Elle n'avait pas eu le temps de faire sa toilette ; une cordelière de soie serrait autour de sa taille souple son peignoir de cachemire, ses admirables cheveux blonds semblaient plus beaux encore dans leur désordre qui les faisait valoir en en trahissant la richesse.

Louis Perrin fut comme ébloui.

Il sentit tout le sang de ses veines affluer à son cœur, et il se répéta tout bas avec une involontaire amertume :

—Pourquoi n'ai-je pas le droit de l'aimer ?

La comtesse lui tendit la main en souriant.

—Je crois, cher docteur, lui dit-elle, qu'aujourd'hui vous serez content de votre malade ; votre ordonnance a fait merveille et vos rassurantes prédictions se sont réalisées de point en point.

—Tout me semble, en effet, aller le mieux du monde, répondit Louis Perrin après avoir tâté le pouls de Léonie ; aucune fièvre et la peau est fraîche. Il me semble inutile de vous demander si la nuit s'est bien passée ?

—J'ai dormi douze heures sans interruption.

—Allons, je vois que la malade se porte mieux que le médecin et je m'en félicite.

—Que faut-il faire ?

—Absolument rien. Le mal ayant jugé convenable de battre en retraite, ne l'inquiétons pas dans sa fuite.

—Eh bien ! docteur, puisque tout est fini, donnez-moi donc la satisfaction de m'apprendre pourquoi j'ai tant souffert.

—Deux mots vous expliqueront ce que vous voulez savoir.

—Et ces deux mots ?

—Les voici : *les nerfs*.

—Comment, vous croyez ?

—Il faut bien que je croie, puisque je ne trouve pas autre chose.

La conversation continua quelque temps encore, puis le docteur quitta le château en annonçant que, ses visites étant inutiles jusqu'à nouvel ordre, il ne reviendrait plus avant qu'on le fit appeler.

XLVIII — *Gontran et Léonie.*

En croyant tout fini, le docteur Perrin s'abusait.

Deux jours après la dernière entrevue que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, un domestique du château allait le chercher en toute hâte.

La comtesse venait de retomber, mais les caractères de cette rechute n'avaient plus aucune espèce de rapport avec ceux que nous avons longuement décrits.

A partir de ce moment commença une maladie bizarre, mystérieuse, inexplicable, ayant d'incompréhensibles alternatives de mieux inattendus et de défaillances soudaines, et mettant en défaut, par ses symptômes contradictoires, tout le savoir et toutes les recherches du jeune docteur.

La responsabilité morale qu'il assumait en soignant seul Mme de Kéroual, lui semblait trop lourde ; les médecins les plus habiles, les plus expérimentés de Vesoul, de Lure et d'Épinal furent appelés par lui en consultation.

Selon la coutume à peu près invariable en pareil cas, chacun de ces messieurs émit un avis différent sur le traitement à suivre ; mais il déclarèrent unanimement qu'il ne savaient quel nom donner à ce mal *cameléon* qui de jour en jour, et presque d'heure en heure, subissait les modifications les plus inattendues.

En se séparant (sans avoir conclu), ils engagèrent le docteur Perrin (dans l'intérêt de la science) à noter minutieusement ses observations sur ces intéressantes et curieuses anomalies, et à présenter à l'académie royale de médecine un rapport qui ne pourrait manquer de faire à son auteur le plus grand honneur.

Louis Perrin resta donc seul en présence de la comtesse de Kéroual, dont l'état s'aggravait sans cesse, et en proie à des indécisions, à des irrésolutions qui le torturaient.

Ce que ni le jeune médecin ni ses confrères ne pouvaient comprendre, nos lecteurs, eux, l'ont déjà compris, car ils ont deviné que le baron de Strény, continuant son œuvre infâme, variait chaque jour, non-seulement les doses, mais encore la nature des poisons dont il se servait, détournant ainsi les soupçons avec une infernale adresse, ou, pour mieux dire, les empêchant de naître.

On venait d'atteindre le mois de novembre. Il faisait froid, de grands nuages d'un gris ardoisé cachaient le ciel et semblaient ramper sur les collines qui bornaient l'horizon, les feuilles tombées des arbres jonchaient les allées du parc, une neige épaisse couvrait les hauts sommets des montagnes des Voges, et des bandes de corbeaux passaient à tire-d'ailes en poussant leur croassement monotone.

Mme de Kéroual était arrivée peu à peu à un état de dépérissement et de faiblesse, qui ne pouvait laisser aucun doute sur sa fin prochaine, à moins

qu'un miracle ne s'accomplît, et, ce miracle, Périne seule s'obstinait à le demander à Dieu ; le docteur lui-même ne l'espérait guère.

La comtesse n'était plus que l'ombre d'elle-même. En quelques semaines, elle avait vieilli de vingt années. Sa maigreur, devenue prodigieuse, lui donnait l'air d'un spectre vivant.

De toute ces beautés qui la rendaient si séduisante, elle n'en avait conservé que trois : ses admirables cheveux blonds, ses grands yeux aux regards triste et doux, et ses dents d'un émail inaltérable.

Quand elle se regardait dans un miroir, un sourire venait à ses lèvres pâlies ; mais ce sourire offrait une expression navrante ; il semblait dire :

—Voilà donc ce que je suis devenue !

Léonie, cependant, et cela malgré les conseils du docteur et les instances du baron, ne consentait point à garder le lit. Chaque jour elle se faisait habiller, et, soutenue d'un côté par Gontran, de l'autre par Périne, elle descendait au salon et s'installait au coin du feu.

Parfois, même, quand un rayon de soleil égaré perçait les nuages, elle faisait porter un fauteuil sur la plate-forme du perron, et là, chaudement enveloppée de fourrures, elle contemplait pendant une heure le paysage attristé par les approches de l'hiver, et qu'elle ne devait plus voir revêtu des riantes couleurs du printemps.

Gontran, dont l'hypocrite tendresse ne se démentait pas, semblait ne vouloir se séparer de Léonie ni une heure, ni une minute ; mais la jeune mourante refusait ce sacrifice, et trois ou quatre fois par semaine, elle exigeait que son cousin allât à la chasse ou sortit à cheval.

Il se faisait longuement prier, puis il cédait et courait à Rixville, où Olympe Silas l'attendait au *Chevreuil d'Argent*.

Un jour, Mme de Kéroual, plus faible encore, que de coutume, ne descendit point dans l'après-midi et s'installa près du foyer de sa chambre à coucher.

—Gontran, dit-elle à son cousin, aujourd'hui je suis égoïste, je vous garde.

—Vous savez bien, chère Léonie, répliqua-t-il, que rester auprès de vous sans cesse est mon unique désir et mon seul bonheur. J'espère que vous n'en doutez pas ?

—Non, mon ami, je ne doute pas d'une affection dont vous me donnez tant de preuves. Si j'en doutais, je serais ingrate, et, grâce au ciel, l'ingratitude est un sentiment qui m'est inconnu. Vous êtes un noble cœur. Gontran, un de ces cœurs d'élite qui ne se reprennent plus lorsqu'ils se sont données ; car vous m'aimez encore, je le crois.

—Si je vous aime ? Oh ! plus que jamais ! s'écria le baron.

—Et cependant, reprit la comtesse avec ce sourire mélancolique dont nous avons déjà parlé, il ne reste rien aujourd'hui de ce que vous aimiez jadis en moi : ma jeunesse est flétrie, ma beauté disparue ; je ne suis plus une femme, je suis un fantôme. Ah ! Gontran, quand je me regarde, je me demande s'il est dans le monde un autre homme capable de rester fidèle, comme vous, à un serment, à un souvenir. En vérité, Gontran, votre amour est héroïque !

—Que parlez-vous de jeunesse flétrie, de beauté disparue, répliqua vivement le baron. Chère Léonie, vous blasphémez. La santé reviendra bientôt et vous verrez reflourir en même temps votre jeunesse et votre beauté.

Mme de Kéroual secoua doucement la tête.

—Soyez sincère, dit-elle ensuite ; est ce que vous croyez ma guérison possible ?

—Non-seulement possible, mais certaine.

—Et le docteur Perrin partage cet avis ?

—Oui, je vous l'affirme ; il me le répétait ce matin encore.

—Eh bien ! cela ne prouve que ceci : c'est que vous vous trompez tous deux,

—En disant de pareilles choses, Léonie, vous me désespérez !

—Faut-il me taire ? Soit je me tairai ; mais à quoi bon vous laisser des illusions ? Le coup qui vous frappera bientôt n'en serait que plus rude.

—Vous êtes cruelle pour moi, Léonie, cruelle pour tous ceux qui vous aiment, cruelle pour vous-même, car ce découragement insensé peut et doit empirer le mal contre lequel vous n'avez plus la volonté d'engager la lutte.

—Lutter ! pourquoi ? je suis vaincue.

—Non, cent fois non ! Le docteur est plein d'espérance ; il ne s'exagère point, lui, la gravité de votre état. J'ai voulu savoir, je l'ai pressé de questions il m'a répondu de vous sauver.

L'amour de la vie est le plus tenace de tous les amours ; il ne s'éteint qu'à l'heure où le dernier souffle s'exhale.

Tandis que Léonie écoutait Gontran, une expression joyeuse passa sur son visage, et elle murmura :

—Il vous a dit cela, bien vrai ?

—Sur mon honneur de gentilhomme, je vous l'affirme.

—Et il le pensait ?

—Le docteur Perrin ne ment jamais.

—Ah ! s'il ne se trompait pas, s'écria la comtesse ravivée par cette espérance qui s'imposait à elle ! S'il me sauvait, s'il me faisait vivre, quel bonheur, mais aussi quelle reconnaissance ! Mais, non, je n'y veux pas penser..... c'est impossible..... c'est un rêve..... et le réveil serait trop amer.....

—Le rêve se réalisera, chère Léonie, répondit Gontran ; il se transformera en une belle et bonne réalité..... et ce sera bientôt. Le docteur compte sur un prochain retour de vos forces ; il attend avec impatience que vous soyez en état de supporter un voyage de quelque durée.

—Un voyage ? répéta la comtesse ; est-il donc question d'un voyage ?

—Oui ; le docteur ne veut pas vous voir passer l'hiver dans ce pays brumeux. Nous partirons avec votre fille ; nous irons en Italie, en Espagne, où vous voudrez, pourvu que ce soit dans un de ces climats où l'air est toujours pur, où jamais le soleil ne se cache sous un nuage.

—Oh ! oui..... s'écria la comtesse avec enthousiasme ; oui..... nous ferons cela. Le soleil et l'air..... il me semble que ce sera la vie.

—Ainsi donc, chère bien-aimée, reprit le baron, plus de découragement et de sombres idées. Vous le voyez, l'avenir sera beau.

—Eh bien ! je ne résiste plus ! murmura Mme de Kérual. Je veux croire à la possibilité de vivre, je veux espérer en l'avenir.

Elle essaya de quitter le siège sur lequel elle était assise ; mais elle avait compté sans sa faiblesse ; elle retomba.

—L'avenir ! répéta-t-elle alors avec amertume, je parle de l'avenir ! pauvre folle ! Aurais-je seulement la force d'aller jusqu'au soleil de demain ?...

—Ah ! Léonie, c'est mal ! fit Gontran, d'un ton de reproche. Est-ce donc là ce que vous venez de me promettre !

Mme de Kérual passa ses deux mains sur son front.

—Oui, vous avez raison, et j'ai tort de douter ! reprit-elle ensuite. Mieux vaut l'espoir, après tout. Et puis, bientôt ma vie va vous appartenir. Ce sera à vous de la conserver, car voilà ce que j'avais à vous dire aujourd'hui, Gontran : que je doive vivre ou mourir, le moment est venu d'effacer la faute que j'ai commise en étant faible contre votre amour. Cette faute, c'est le seul chagrin, c'est le seul remords de ma vie. Je veux purifier mon cœur et calmer les inquiétudes de mon âme. Si la santé doit me revenir, je ne veux plus avoir à rougir en embrassant ma fille ! Si mes jours sont comptés, je veux descendre dans la tombe en portant votre nom.

—Vous allez au devant du plus ardent de mes désirs, chère Léonie.

—Et puis, continua la comtesse, aussitôt que je serai votre femme, il me semble que j'éprouverai un grand apaisement. Les inquiétudes, les angoisses, qui malgré moi me tourmentent quand je pense à l'avenir de mon enfant, n'auront plus de raison d'être. Je pourrai mourir en paix, si la volonté de Dieu n'est point de me laisser ici bas. Vous serez mieux que le parent de Marthe, mieux que son tuteur, vous serez son père.

—Je le suis déjà par le cœur, vous le savez bien, s'écria Gontran, et si j'avais le malheur de vous perdre, jamais un enfant n'aurait trouvé chez son père véritable un dévouement plus entier, plus absolu que celui sur lequel Marthe pourrait compter de ma part.

Léonie prit dans les siennes les deux mains du baron, et les serra avec une effusion reconnaissante.

—Oui, je le sais, murmura-t-elle, et vous savez aussi que dans un temps où tout le monde doutait de vous, moi je ne doutais pas..... j'avais confiance..... j'étais sûre de votre cœur et de votre âme. Mes instincts ne me trompaient point ! vous êtes le meilleur, le plus loyal des hommes. Je serai bien heureuse, Gontran bien heureuse et bien fière d'être votre femme, mais, comme je ne sais pas qu'elle doit être la durée de l'avenir dont je dispose, il faut nous hâter.

—J'obéirai à tous vos désirs, vos vœux seront des ordres pour moi.

—Dans combien de jours notre mariage pourra-t-il être célébré ?

—Si la première des deux publications est faite dimanche prochain, il pourra l'être onze jours après cette publication, la loi le veut ainsi.

—Eh bien ! plus de retard. Je vais vous remettre à l'instant les papiers et les actes qui me concernent. Faites en sorte que la première des publications légales ait lieu dimanche, c'est-à-dire dans trois jours.

—Elle aura lieu, soyez en sûre.

—Il est probable, reprit Léonie, à moins qu'un grand changement ne soit survenu dans mon état, que je n'aurai ni la force d'aller à la mairie, ni celle de me rendre à l'église, mais le maire et le curé ne refuseront certainement pas de venir au château donner à notre union la consécration civile et religieuse.

—N'ayez aucun doute à cet égard, ils feront tous les deux avec empressement ce qu'on leur demandera de faire.

—Aussitôt notre mariage célébré, continua la comtesse après un silence, vous vous trouverez légalement investi de la tutelle de Marthe, en admettant que la mort nous sépare. Le testament par lequel je vous léguais cette tutelle en remettant entre vos mains l'administration des biens de l'orpheline, deviendra donc inutile et sans bût.

—Absolument, répliqua le baron, et nous le brûlerons ensemble quand vous voudrez.

—Oh ! rien ne presse ! Ce testament renferme l'expression de ma volonté, il faut qu'il subsiste jusqu'au mariage.

XXIX.—*La volonté d'Olympe Silas.*

Après l'entretien que nous venons de rapporter, Gontran, prétextant une violente migraine, témoigna l'impérieux besoin de respirer l'air froid du dehors, et Perine étant venue le remplacer auprès de la comtesse, il quitta le château, se dirigea vers les écuries, fit seller son cheval et sortit du parc.

Une fois sur la grande route, il prit à franc étrier le chemin de Rixviller et n'arrêta sa monture baignée de sueur que dans la cour du *Chevreuil d'Argent*.

Il avait parcouru en moins d'une demi-heure l'espace qui s'épare les deux villages.

Gontran fit mettre son cheval à l'écurie et monta rapidement à la chambre d'Olympe Silas.

La jeune Parisienne, à demi étendue au coin du feu dans le grand fauteuil à la Voltaire dont nous avons constaté la présence, étendait nonchalamment ses pieds sur les chenets, et fumait des cigarettes de Maryland tout en dégustant à petites gorgées le contenu d'une poudreuse bouteille de vieux kirsch.

Au bruit des pas du baron, elle leva la tête.

—Ah ! fit-elle, aussitôt que le visiteur eut refermé la porte, je vois à votre figure, qu'il y a du nouveau.

—Il y en a, répondit Gontran.

—Quoi ?

—L'heure décisive approche. L'état de la comtesse est désespéré. Elle s'affaiblit d'heure en heure, et n'a plus que quelques jours à vivre.

—Je le savais.

—Comment ?

—Le docteur Louis Perrin en parlait hier au soir devant moi à la maîtresse de l'auberge et tous les deux s'attendrissaient sur le sort de cette pauvre femme, que je plaindrais aussi de tout mon cœur si elle ne se trouvait entre nous. Vous voyez, mon cher Gontran que vous ne m'apprenez rien.

—Il est une chose que vous ignorez, cependant, et dont je vais vous instruire. Mme de Kéroual, se sentant mourir, a fixé le jour de notre mariage.

—Et ce jour ?

—Deux semaines, à peine, nous en séparent.

—Ce qui fait que vous venez me demander mon consentement ?

—Oui, et vous ne me le refuserez pas, car je ne vous ai dit que la vérité. Vous en avez maintenant la preuve.

Après un moment de silence et de réflexion, Olympe Silas répondit :

—Je vous ai dit que je ne m'opposerais point au mariage *in extremis* qui mettra dans vos mains une fortune, mais vous n'aurez mon consentement que lorsque j'aurai vu de mes propres yeux.

Gontran fit un geste de stupeur.

—Eh ! quoi ? demanda-t-il, vous voulez voir Mme de Kéroual ?

—Oui, je le veux.

—N'avez-vous donc pas compris que depuis bien des semaines déjà, elle ne sort plus du château ?

—J'ai parfaitement compris.

—Que prétendez vous donc ?

—Je viens de vous le dire : je prétends voir de mes propres yeux. Je ne m'en rapporterai qu'à moi.

—Mais, s'écria Gontran, c'est insensé !

—Insense, peut-être, répliqua froidement Olympe, mais, à coup sûr, irrévocable.

—Vous demandez une chose impossible.

—En quoi donc ?

—Comment voulez-vous que je vous introduise au château ?

—Je n'en sais rien, ceci vous regarde. Tout ce que je puis vous affirmer, c'est que si vous faites une tentative pour passer outre sans mon consentement, je saurai bien m'introduire moi-même et me présenter toute seule à Mme de Kéroual.

Gontran enfonça sa tête dans ses mains, et, pendant quelques minutes il réfléchit profondément.

—Écoutez moi, dit-il enfin.

—Vous avez un moyen ?

—Oui, mais il vous faudra, je vous en préviens, beaucoup de hardiesse et de résolution.

Olympe répondit par un sourire qui en disait plus long que beaucoup de paroles.

—Osez-vous monter à cheval pendant la nuit, reprit le baron, et vous rendre seule à Rochetaile ?

—J'oserai tout, je n'ai peur de rien ! D'ailleurs, quel danger pourrait m'atteindre sur la route ! Personne ici ne soupçonne que je suis une femme, et j'ai dans ma poche de mignons joujoux dont je me servirais au besoin tout comme un homme.

En disant ce qui précède, Olympe faisait danser dans sa main deux petits pistolets à crosse d'ivoire, deux amours, deux bijoux, deux chefs-d'œuvre.

A quand l'aventure ? continua-t-elle.

—Le plutôt sera le mieux, répondit Gontran.

—C'est mon avis.

—Alors ne remettons pas au lendemain ce qui peut se faire le jour même ? Voulez-vous monter à cheval dès ce soir ?

—Dès ce soir, oui, c'est convenu.

—Vous inventerez un prétexte quelconque pour expliquer à la maîtresse de l'auberge votre promenade nocturne. Oh ! soyez tranquille, la brave femme ne se montrera point exigeante sur le chapitre de la vraisemblance.

—C'est probable ; d'ailleurs, j'ai l'imagination fertile.

—Vous connaissez le chemin qui mène à Rochetaile, puisque vous l'avez déjà parcouru.

—J'irais au château les yeux fermés. A quelle heure faudra-t-il partir d'ici ?

—A dix heures et demi ou onze heures. La route est montueuse, votre cheval n'ira pas grand train, vous arriverez vers minuit.

—Où vous retrouverais-je ?

A la grille du parc..... Je vous attendrai là.

L'entretien continua pendant quelques instants encore, puis, toutes choses étant bien convenues, Gontran reprit le chemin du château de Rochetaile.

Depuis que l'état de Mme de Kéroual était grave, Péline couchait sur un lit de camp qu'on dressait chaque soir dans la chambre même de la comtesse.

Plusieurs fois, chaque nuit, la femme de Jean Rosier se levait pour faire boire à Léonie quelques gouttes des potions ordonnées par le docteur.

Afin de rendre son sommeil plus léger et d'être prête à ouvrir les yeux au moindre bruit insolite se manifestant dans la chambre, au moindre mouvement de la malade s'agitant dans son lit, Péline, au moment de se coucher, prenait une grande tasse de café noir, très-fort, et s'en trouvait bien.

Ce café préparé d'avance, était tenu chaud sur une veilleuse placée dans la petite pièce servant d'antichambre à l'appartement de la comtesse.

Ce soir-là, vers les neuf heures, Mme de Kéroual, après avoir bu sa potion, se plaignit de lui trouver un goût bizarre et une désagréable amertume.

La nouvelle ordonnance du docteur ayant prescrit d'additionner pour la première fois ce breuvage de quelques gouttes de laudanum, Périne ne s'étonna ni ne s'inquiéta de l'observation de sa maîtresse, et vida elle-même d'un seul trait sa grande tasse de café noir.

— Ah ! se dit-elle avec une grimace involontaire. C'est étonnant comme ce café, si bon d'habitude, est mauvais ce soir ! Il me semble amer et nau-séabond On aura mis trop de chicorée, ou pas assez de sucre."

Puis la jeune femme, sans se préoccuper davantage d'une chose qui lui semblait de si peu d'importance, se déshabilla, fit une courte prière et se mit au lit.

Une petite lampe à globe dépoli, placée sur la table de nuit, près du chevet de la comtesse, éclairait seule la chambre de sa lueur opaline.

Mme de Kéroual dormait déjà.

A peine Périne venait-elle de se coucher qu'elle se sentit envahir par une lourde torpeur contre laquelle toute résistance aurait été vaine. Il lui sembla que sa tête devenait pesante au point de ne la pouvoir plus détacher de l'oreiller, et que ses paupières s'abaissaient sur ses yeux malgré sa volonté.

Une hallucination étrange lui fit voir, pendant deux ou trois secondes, tous les meubles de la chambre former autour d'elle une ronde de plus en plus rapide, au son d'une musique fantastique telle que les oreilles humaines n'en avaient jamais entendue.

Puis le silence et les ténèbres se firent autour d'elle. La ronde s'arrêta ; la musique se tut. Elle ne vit et elle n'entendit plus rien.

XXX.—Visite nocturne.—L'aide pharmacien.

Onze heures sonnaient.

La porte de la chambre à coucher de la comtesse fut ouverte depuis le dehors, lentement, sans bruit, avec des précautions infinies.

Dans l'entre-bâillement de cette porte apparut le visage pâle de Gontran, dont les yeux se portèrent successivement sur le lit de Mme de Kéroual et sur celui de Périne.

Il suffit au baron d'un seul regard pour se convaincre que les deux femmes dormaient d'un de ces lourds sommeils qu'interromperait à peine le fracas d'un coup de tonnerre.

C'était sans doute tout ce qu'il voulait savoir, car il disparut dans la galerie sans refermer la porte derrière lui.

Nous le retrouverons une demi heure plus tard, dans le parc, debout et immobile auprès de la grille donnant accès sur la grand'route.

Le ciel était chargé de nuage, poussée de l'est à l'ouest par un vent assez fort.

La lune, échancrée au deux tiers apparaissait par instants dans une éclaircie, entre ces nuages dont elle frangeait d'argent les masses sombres, et elle ressemblait alors à un étrange navire échoué sur des brisants couverts d'écume.

Le vent d'est passait à travers les rameaux dépouillés des marronniers et soulevait les feuilles sèches dans la longue avenue, avec un bruissement monotone.

Le paysage, tantôt planté dans les ténèbres, tantôt vaguement éclairé, offrait quelque chose de sinistre.

Les douze coups de minuit résonnèrent successivement, d'abord à l'horloge du château, puis à celle de l'église du petit village de Rochetaille, dont les maisons peu nombreuses s'éparpillaient plus loin sur le flanc de la colline.

—Minuit ! murmura le baron de Strény. Olympe ne doit guère tarder maintenant.

Quelques minutes s'écoulèrent encore, puis le bruit des pas d'un cheval résonna sur le sol durci de la route, se rapprochant de plus en plus, et cessa tout à coup de se faire entendre, au grand étonnement du baron.

Olympe venait de quitter le chemin battu pour aller attacher sa monture dans le bouquet d'arbres que nous connaissons.

Ce fut l'affaire d'un instant, puis une forme noire se dessina dans l'obscurité.

—Est-ce vous, Olympe ? Demanda Gontran.

—C'est moi, répondit la jeune femme. Vous voyez que je suis exacte.

—Entrez et marchez derrière moi, reprit le baron en ouvrant la grille.

Tous deux, sans ajouter une parole, longèrent l'avenue des marronniers et gagnèrent le château. Dans le vestibule, Gontran prit la petite lanterne sourde avec laquelle nous l'avons vu explorer la pharmacie, et, faisant signe à Olympe de le suivre, il gravit l'escalier qui conduisait au premier étage.

Ils eurent bientôt parcouru la galerie dans toute sa longueur, et ne s'arrêtèrent que sur le seuil de l'appartement de la comtesse.

—Elle est là, dit le baron à voix basse en étendant la main vers la chambre à coucher.

—Que faut-il que je fasse ?

—Vous allez entrer seule. Le lit se trouve en face de la porte.

—La chambre est éclairée ?

—Suffisamment.

—Mme de Kéroual dort sans doute ?

—Oui, elle dort.

—Si elle se réveillait ?

—Rassurez-vous, elle ne se réveillera pas.

—Comment pouvez-vous en être sûr ?

—Par ordonnance du docteur Perrin, la potion de Mme de Kéroual contenait ce soir quelques grains d'opium.

—Je comprends, et j'entre.

—Ne vous étonnez pas si vous voyez un second lit. C'est celui de la femme de chambre. Elle ne s'éveillera pas plus que sa maîtresse.....j'y ai pourvu.

La pécheresse franchit le seuil et s'avança. Sa marche était aussi légère que celle d'une panthère qui guette sa proie. Elle ne fit halte qu'à deux pas de la comtesse, et regarda longuement cette figure livide, amaigrie, sur laquelle le doigt de la mort avait déjà mis le signe fatal qui semble dire clairement :

— Cette créature humaine appartient à la tombe !"

Son examen achevé, Olympe essuya une larme.

—Partons ! fit-elle brusquement en s'élançant la première dans la galerie, où le baron de Strény ne la suivit qu'après avoir refermé la porte de la chambre de Léonie.

Eh bien ! vous l'avez vue ? demanda-t-il lorsque tous deux se retrouvèrent hors du château.

—Oui.....Ah ! pauvre femme ! quel changement !

—Vous avais-je menti ! me laissez-vous libre maintenant d'épouser la comtesse ?

—Vous n'aviez pas menti, et vous êtes le maître.....

—Ainsi, je puis faire commencer dimanche prochain les publications légales ?

Oui, puisque vous ne croyez pas acheter trop cher la fortune en épousant cette morte.

Olympe et Gontran se séparèrent à la grille du parc. Le faux Léon Randal alla détacher son cheval et reprit avec lui le chemin de Rixviller. Le baron de Strény regagna son appartement où il rentra, sans que les allées et venues qui venaient de s'accomplir eussent éveillé personne au château.

Le lendemain, sous prétexte qu'il avait besoin de faire légaliser une signature indispensable pour les publications, Gontran se rendit à franc-étrier à Epinal, et descendit dans une auberge borgne, fréquentée exclusivement par des rouliers et des voyageurs de bas étage. Il avait en soin de se vêtir très simplement. Il demanda une chambre, déjeuner, et, grâce à une petite boîte de pastels dont il s'était muni, il se fit une tête, comme on dit en langage de coulisse, c'est-à-dire qu'il se colora fortement les pommettes, se cerna les yeux, se creusa les joues, se bleuit les tempes, se rougit le nez, et simula quelques mèches blanches dans sa chevelure épaisse.

Ainsi grimé (et l'opération fut faite assez adroitement pour passer complètement inaperçue), le baron, vieilli de vingt ans, était devenu méconnaissable.

Il quitta l'auberge, entra dans la ville, et après avoir dépassé, sans presque s'arrêter, deux officines pharmaceutiques dont les titulaires étaient à leur poste, il s'arrêta enfin, dans une rue quasi déserte, devant une troisième boutique qui semblait pauvrement fournie et mal achalandée.

Un pâle et maigre jeune homme, au front déprimé, aux yeux faux porteur enfin d'une de ces suspectes physinomies qui, de prime abord, inspirent la défiance, lisait un vieux roman derrière le comptoir, et de temps en temps frottait, l'une contre l'autre, pour les réchauffer, ses deux longues mains rouges et osseuses que laissaient à découvert jusqu'à l'avant-bras les manches trop courtes d'une petite redingote râpée et luisante.

Visage, tournure et costume, tout respirait en cet adolescent, la misère et le vice.

—Voilà l'homme qu'il me faut ! s'était dit Gontran. S'il existe quelqu'un au monde avec qui je puisse conclure le marché qui m'amène, ce doit être avec lui !

Le baron entra, et le jeune homme leva les yeux de dessus son livre grasseyé de l'air d'un homme à qui il déplait fort d'être dérangé, et qui d'ailleurs n'en a pas l'habitude.

Gontran se fit servir diverses substances inoffensives, qu'il paya sans marchander au prix bien au-dessus de leur valeur, et, après avoir enfoui ses emplettes au plus profond de ses poches, il entama la conversation, à laquelle se prêta volontiers le jeune homme, mis de bonne humeur par son bénéfice illégitime.

Le baron s'était donné la tournure et les allures d'un bourgeois de campagne ; il en prit aussi le langage.

—Est-ce vous qui êtes le maître de la boutique ? demanda-t-il.

—Moi ? répondit l'adolescent en haussant les épaules, en voilà une question ! Vous ne voyez donc pas que je suis trop jeune pour pouvoir être le patron de la case ! Pour obtenir son diplôme de pharmacien, faut avoir l'âge.

—Dame ! je ne savais pas, moi ! répliqua Gontran. Et votre patron, où donc qu'il est ?

—Bien fin celui qui le pourrait dire ! On ne le voit pas souvent ici, le patron.

—Ah bah ! et pourquoi donc ça ?

—Parce que depuis que sa femme est morte (il y aura bientôt un an de cela), il a pris le chagrin à cœur..... il ne s'occupe plus de rien chez lui.

Il va au café pour s'étourdir, et boit des petits verres en jouant aux cartes et au billard. Je ne le blâme pas de ça. Oh ! mon Dieu non ! Chacun est libre, et j'en ferais bien autant si je pouvais. Mais les affaires n'en vont pas mieux. Bonsoir, la clientèle ! Je ne vois pas un chat. Un de ces quatre matins le patron mettra la clef sous la porte... .. et peut être même avant huit jours.

—Alors, vous vous trouverez sans place.

—Naturellement.

—Voilà une chose qui doit vous contrarier beaucoup.

—Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ? Regretter la place que j'ai ici ! pas si bête ! Avec ça qu'elle est bonne ! Si vous saviez comme je m'ennuie ! Je baille du matin au soir à m'en décrocher la mâchoire. Ah ! je sais bien ce que je voudrais.

—Quoi donc ?

—Filler à Paris ! C'est là que les élèves en pharmacie s'amuse et qu'ils se donnent du bon temps !

—Eh bien ! qui vous empêche de partir ?

—Ce qui m'empêche de partir ! Vous êtes bon là, vous ! Et de l'argent ? Vous figurez vous que j'en ai ? Et il m'en faudrait pour payer le voyage, pour me faire habiller à neuf, et aussi pour vivre pendant au moins un grand mois, là-bas, en m'amusant, avant de trouver une place.

—Ah ! ah ! mon gaillard ! fit Gontran en riant, on peut dire que vous pensez joliment à la couleur douce !

—Tiens, donc ! la jeunesse n'a qu'un temps ! Ah ! si j'étais le maître, comme ça roulerait, les bons diners, les spectacles, et tout le tremblement !

—Oui, mais tout ça, c'est cher.....très-cher.

—Par malheur !

Et le jeune homme de mauvaise mine poussa un long soupir.

—Enfin, reprit le baron, avez-vous fait votre calcul ? Savez-vous ce qu'il vous faudrait pour pouvoir filler à Paris, comme un joli garçon ?

—Oh ! une somme énorme.

—Le chiffre ?

—A quoi bon vous le dire ?

—Bah ! on ne sait pas.....dites toujours.

—Au moins cinq cents francs.

—Le fait est que c'est roide. Mais enfin ça se trouve.

Après un silence, Gontran ajouta, avec intention et en soulignant pour ainsi dire ses paroles :

—Ou plutôt, ça se gagne.

Le jeune homme leva vivement la tête en regardant son interlocuteur.

—Ça se gagne ? répéta-t-il.

—Parfaitement bien ! en deux minutes, et sans la moindre peine.

—Comment ?

—Eh ! mon Dieu, il ne s'agit que de trouver une occasion.

—Vous moquez-vous de moi ? s'écria l'élève pharmacien d'un ton maussade.

—Pas le moins du monde, parole d'honneur !

—Vous avez parlé de l'occasion... où la chercher ?

Inutile de vous déranger..... vous n'avez qu'à l'attendre.

Et elle viendra ?

Elle est venue.

Le jeune homme fixa sur Gontran ses gros yeux à fleur de tête et demanda :

Me l'apporterez-vous ?

Peut-être.

(A continuer.)

PHYSIOLOGIE DU TABAC.

(Suite.)

—Tout cela est fort bien dit et en très-beaux vers, s'écria le docteur; mais la poésie la plus riche ne prouve rien en faveur du tabac, surtout du tabac à fumer qui énerve le cerveau, épuise la poitrine et porte à l'hypochondrie.

—Cher docteur, vous parlez avec prévention. Regardez-moi bien; je n'ai ni une allure ni une constitution herculéennes; je suis bâti à l'instar du commun des martyrs, et pourtant je fume depuis l'âge de 18 ans, sans avoir éprouvé aucun des inconvénients que vous signalez avec tant d'exagération. Les fumeurs sont pensifs, rêveurs, jamais hypochondriaques; la fumée au lieu d'énervé le cerveau, le plonge dans une douce ivresse qui le rend plus apte aux travaux de l'intelligence. Consultez sur cela les savants du Nord, les poètes de l'Allemagne, ils vous répondront que pour eux la pipe a remplacé le vieil Hélicon, Apollon et les muses.

—Vous êtes un fanatique, mon jeune ami! vous fermez obstinément les yeux à l'évidence. Pourrez vous nier les funestes effets du tabac, surtout si vous avez vu quelque fumeur faire, pour la première fois, l'essai de cette plante? quelles nausées cruelles! quels violents maux de tête!

—Vous avez raison, docteur, les fumeurs néophytes paient leur tribut au tabac; on ne fume pas impunément une première fois, et moi, qui culotterai aujourd'hui deux pipes en un jour, j'ai passé par ces douloureuses épreuves.

—Confessez donc que le tabac est un poison.

—Parce qu'il soulève l'estomac d'un apprenti fumeur... Eh bon Dieu, docteur, l'homme éprouve les mêmes inconvénients toutes les fois qu'il goûte un met nouveau. Vous aimez passionnément le cognac... faites en boire un verre à une jeune personne, elle grimacera horriblement et jettera loin d'elle le verre qui contenait la perfide boisson. Moi-même, docteur, j'ai été longtemps à m'habituer à la bière.

—Et l'émail des dents que la fumée corrode, noircit et détériore?

—Le tabac jaunit les dents; mais il porte en lui son antidote: sa cendre blanchit les dents et leur rend leur émail primitif.

—Et l'odeur qui s'attache à vos cheveux, à vos habits et vicie votre haleine?

—Des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer, cher docteur; si la fumée de ma pipe ou de mon cigare tourmente votre odorat, vous avez eu la précaution de m'infliger la peine du talion, car votre linge parfumé au musc, vos cheveux ruisselants d'huile antique font bondir mon cœur et sont pour mon nez un tourment continu. Soyez accommodant, cher docteur, supportez l'odeur du tabac, et je braverai le dégoût qu'excitent en moi, les drogues de votre parfumeur.

—Impossible de vous convertir...

—Vous l'avez dit, docteur, m'enlever le plaisir du tabac, ce serait m'assassiner.

—Entêté, fit le docteur...

TYPES DE FUMEURS.

LE FUMEUR ARIS TOCRATE. — On le reconnaîtra facilement à sa toilette élégante ou à son négligé excentrique,

à ses gants jaunes, à ses bottes éperonnées ou à ses escarpins vernis, à ses moustaches ou à tout autre signe caractéristique de la *lionnerie*.

Le fumeur lion fait fi des cigares à 2 et 3 sous; il se tient dans les hauteurs du *panatélas*. Ceux qui se hasardent à fumer la pipe y mettent un prix fou; l'*écume*, le nacre, les cordons de toutes couleurs sont prodigués. Somptueux lion! sachez donc que le vrai plaisir ne se trouve que dans les régions tempérées; mais, que dis-je, continuez d'acheter de magnifiques écumes, les marchands feront fortune et je n'en serai pas fâché.

LE FUMEUR TIERS-ÉTAT. — Cette catégorie est, sans contredit, la plus nombreuse. Les hommes de lettres, les avocats, les médecins, en un mot, la haute bourgeoisie, ne dédaignent pas le modeste Havane; ils culottent prosaïquement des pipes d'un sou, et je connais plus d'un rédacteur de journal qui s'abstient du panatélas comme un Juif de manger du porc. J'en dirais bien la raison, mais tout le monde la connaît déjà.

Le fumeur tiers-état a bon ton; il est modeste, simple dans ses manières; on un mot, il sait savourer dignement le tabac qui n'est pas moins parfumé, parce qu'on le fume dans un foyer qui n'a souvent coûté qu'un sou.

LES FUMEURS TURCS. — Les heureux enfants de Mahomet sont nos maîtres en l'art de fumer; ils ont d'excellent tabac, des pipes à longs tuyaux où la fumée s'attédie. Ils fument nonchalamment couchés, sans penser à rien, sans soucis, sans tracass; heureux Turcs! J'ai déjà parlé du *narghilé*, ce chef-d'œuvre de la fumomanie orientale, il est réservé aux dames des harems et des sérails.

LES FUMEURS CHINOIS. — Les disciples de Confucius fument aussi de temps immémorial. On m'a parlé d'un mandarin qui s'est fait fabriquer, en porcelaine une pipe qui contient cent kilos de tabac!

Que le ciel préserve Paris d'un pareil fumeur, il dépouillerait la régie.

Les fumeurs chinois ont de longues pipes comme les Turcs et les Persans; ils fument avec la nonchalance qui leur est naturelle, et rien au monde n'est capable de les troubler dans leurs p'aisirs. Tantôt ils sont assis sur des coussins moelleux, tantôt ils fument debout, et se font presque toujours accompagner par leurs valets.

On dit que les Chinois abandonnent le tabac, et lui préfèrent l'opium, poison lent que leur vend l'Angleterre. Pauvres Chinois! je les plains de tout mon cœur!

LES FUMEURS GRECS ET ARMÉNIENS fument à l'instar des Turcs; plus le grade est élevé, plus la pipe est ornée; de telle sorte qu'on dirait que c'est, chez ces peuples, un signe distinctif du commandement et du grade.

LES FUMEURS ARABES. — Pour eux la pipe est un besoin indispensable; le seul trait caractéristique qui les distingue est une gravité imperturbable. Un Arabe qui fume ne rit et ne parle jamais.

Les généraux qui accompagnèrent Bonaparte dans son expédition en Egypte, ont affirmé que le général en chef fuma dans sa tente, et que le mamelouk Roustan était chargé de préparer sa pipe. Il fuma par politique, pour plaire aux Orientaux en adoptant leurs usages; mais il ne fit pas de très grands progrès dans l'art de culotter les pipes. L'anecdote suivante le prouvera :

Un jour, l'ambassadeur persan lui offrit une pipe magnifique ; il se souvint du tabac d'Égypte, et dit à Constant, son valet de chambre, de charger l'*écume de mer*.

“ Le feu, dit Constant dans ses *Mémoires*, ayant été appliqué au récipient, il ne s'agissait plus que de le faire communiquer au tabac. Mais à la manière dont Sa Majesté s'y prenait, elle n'en serait jamais venue à bout. Elle se contentait d'ouvrir et de fermer alternativement la bouche sans aspirer le moins du monde.

“ — Comment diable ! s'écria-t-il enfin, cela n'en finit pas.

“ Je lui fis observer qu'elle s'y prenait mal, et lui montrai comment il fallait faire. Mais l'empereur en revenait toujours à son espèce de bâillement ; ennuyé de ses vains efforts, il me dit :

“ — Constant, allumez donc cette pipe.

“ J'obéis, et je la lui rendis en train ; mais à peine eut-il aspiré une bouffée, que la fumée, qu'il ne sut point chasser de sa bouche, tournoyant autour du palais, lui pénétra dans le gosier et ressortit par les narines et par les yeux ; dès qu'il put reprendre haleine :

“ Otez-moi cela, s'écria-t-il, quelle infection ! Oh les cochons ! le cœur me tourne.

“ Il se sentit, en effet, incommode pendant au moins une heure, et renonça pour toujours à plaisir dont l'habitude, disait-il, n'était bonne qu'à désennuyer des fumeants ! „

Quel malheur que l'Alexandre de la France n'ait pas pu s'habituer à fumer ! il aurait emporté sa pipe en exil ! La pipe aurait été sa fidèle, son inséparable compagne ! elle aurait calmé ses douleurs sur le roc de Saint-Hélène ! elle aurait distrait de son impériale tristesse ! il aurait vécu plus longtemps, car on ne connaît pas de fumeur qui soit mort de chagrin, ni d'ennui.

Cependant l'empereur était entouré de fumeurs ; ses généraux et ses maréchaux fumaient à la barbe des ennemis. Napoléon, toujours ingénieux à trouver de nouveaux moyens pour récompenser le mérite, fit présent à Oudinot d'une pipe ornée de diamants et qui valait, dit-on, 30,000 fr. Le maréchal, célèbre par son courage, avait la monomanie des pipes ; il en fit une collection qu'il montrait avec un plaisir indicible aux personnes qui le visitaient dans son palais ducal.

Le général Lassalle, qui périt à la manière des braves sur le champ de bataille de Wagram, était aussi un fumeur intrépide ; les pipes culottées par lui se vendaient un prix fou, et on raconte qu'il fit des prodiges de valeur pour atteindre un feld-maréchal autrichien qui, la veille, n'avait pas voulu lui vendre une magnifique écume : il le fit prisonnier et revint au camp, dit le poète Barthélemy :

“ En emportant la pipe et le propriétaire. „

Le général Vandame fumait aussi beaucoup, et sa maison était un arsenal de pipes.

Ces anecdotes prises au hasard entre mille, prouvent incontestablement que la pipe doit être l'inséparable compagne du soldat et du général, et qu'Alexandre-le-Grand aurait fumé, si, de son temps, on eût connu le tabac.

Dans l'inventaire qu'on fit des meubles du dernier duc de Richelieu, on trouva une collection de pipes qui fut estimée dix mille francs.

Nous ne devons pas omettre :

DEUX MAÎTRES EN L'ART DE FUMER. — Toutes les fois qu'une chose devient un objet de plaisir ou de nécessité pour la généralité des hommes, on l'assujettit à certaines règles dont la collection reçoit la dénomination d'*art*. La poésie est un art, la danse est un art, la peinture est un art ; fumer est un art qui est appelé à de très-hautes destinées, pourvu que la *fumomanie* ne s'arrête pas dans la voie du progrès. Jusqu'à ce jour l'art de fumer n'a pas eu de professeurs célèbres, et c'est avec beaucoup de peine que nous avons recueilli les noms des deux maîtres culotteurs de pipes.

Le premier, est M. TESSIER, qui a mis au défi les plus célèbres fumeurs de l'Allemagne et de la Hongrie.

Le second, est le père MEUNIER, fumeur prototype, fidèle habitué de l'*estaminet de l'Univers*, où l'on peut admirer l'admirable talent avec lequel il sait jaunir à point une écume de haut prix.

Ces deux maîtres fumeurs n'ont pas encore formulé de doctrine, de telle sorte que leurs disciples en sont réduits aux leçons de l'expérience. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? nous n'en savons rien. Mais nous croyons que les fumomanes sont naturellement trop amis de la liberté s'astreindre à suivre les préceptes d'une école quelconque : chacun agit à sa guise, et les choses n'en vont que mieux.

Le célèbre Jean-Bart, au retour d'une expédition maritime, où il avait triomphé d'une flotte anglaise, fut présenté à Louis XIV ; Jean-Bart s'était fait faire pour cette réception un costume chamarré d'or et d'argent. Les courtisans et surtout les dames, rirent beaucoup en voyant la démarche brusque et les gestes soldatesques de ce loup de mer. Mais l'étonnement fut général lorsque Jean Bart, tirant de sa poche une énorme pipe hollandaise, l'alluma sans façon et se mit à fumer tranquillement dans l'embrasure d'une fenêtre. Pendant qu'il lâchait d'énormes bouffées, sans faire la moindre attention aux malicieuses sourires des gentilshommes de la cour, le roi s'approcha et lui dit :

— Jean-Bart, je viens de vous nommer chef d'escadre.

— Sire, vous avez bien fait, répondit Jean-Bart.

Et il continua de fumer avec la même impassibilité. La réponse du marin prêta beaucoup à rire à tout le monde : mais le roi, se tournant avec sa gravité majestueuse, leur dit :

— Qu'avez-vous à rire ainsi ? ce brave a raison ; il sait que je ne lui ai accordé que ce qu'il méritait.

Les railleries cessèrent à l'instant et la pipe fut intronisée momentanément dans le palais de Versailles.

ORIGINE DU CIGARRE.

Nous avons parlé dans notre première partie, de la découverte du tabac par les compagnons de Christophe Colomb. Nous avons dit, d'après les relations contemporaines, que les Espagnols rencontrèrent des Indiens munis de *tabagos* dont ils aspiraient la fumée. Le vénérable Barthélemy de las Cazas raconte qu'ils avaient deux sortes de *tabagos* ; les uns faits avec un roseau (ou pipe), les autres, qui consistaient en feuilles de tabac roulées dans de larges feuilles d'arbres. Voilà, sans contredit, le cigare primitif, le cigare prototype, le père commun de tous les cigares du monde, du *Havane*, du Brésil, voir même du cigare caporal.

Qui aurait pensé que quelques feuilles roulées sans art, sans symétrie, deviendraient un jour, après quelques transformations, un besoin de la civilisation moderne, un ornement de la fashion, un moyen de distraction pour le riche, une source abondante de consolations pour le pauvre et l'artisan ?

Tous les cigares, n'importe la qualité, se font en roulant, dans un fragment qu'on appelle *chemise*, une quantité de *débris* ou *nipes* qu'on lie en les tordant par un bout. On choisit ordinairement pour *chemise* une belle feuille de tabac, bien lisse, bien luisante, qui cache ainsi aux yeux des fumeurs les plus expérimentés, des feuilles ou plutôt des débris de feuilles de qualité médiocre et souvent mauvaises. La régie elle-même ne se fait pas scrupule de recourir à ce subterfuge.

CIGARES DE LA HAVANE. — Les cigares de la Havane, dits de la *Vuelta de abajo*, occupent et méritent d'occuper le premier rang ; ces cigares sont admirablement faits, et les soins qu'on apporte à la fabrication leur ont acquis une célébrité universelle.

(A continuer)

CONTE DE MA MÈRE L'OIE.

Dans les pays qu'arrose le Danube, il y avait autrefois un roi qui dut, quelques jours après son mariage, laisser la reine son épouse, et partir pour la guerre. Cette guerre, qui fut longue et cruelle, le retint longtemps et le mena très-loin, car il fallut pénétrer au cœur même du pays ennemi, et il y avait à traverser des fleuves, et puis des marais, et puis des mers, et puis des déserts.

Pendant que le roi était en campagne, la reine avait mis au monde un fils d'une beauté incomparable : aussi attendait-elle le retour du roi son époux avec une impatience que les lectrices peuvent se figurer, surtout si elles se rappellent qu'en ce temps là il n'y avait ni poste, ni télégraphe, et qu'on ne pouvait même, vu la distance et les dangers du voyage, envoyer d'un pays à l'autre aucun courrier. Le roi n'avait donc pu être informé de la naissance de ce fils, et la reine espérait que la vue de ce bel enfant comblerait son royal époux de joie et de surprise.

Tous les jours elle envoyait son page sur un côteau d'où l'on dominait toute la contrée, afin d'être avertie du retour du roi. Mais tous les jours le page revenait tristement lui dire qu'il n'avait rien vu que des loups qui couraient dans la plaine.

La guerre cependant prit fin, comme toutes les guerres, mais non pas sans que de part et d'autre on ne conservât l'espoir de la recommencer bientôt.

Le roi, sans perdre un instant, avait repris le chemin de son royaume, et, monté sur son char traîné par huit chevaux rapides, il approchait des rives du Danube ; mais alors, comme de nos jours, il y avait là des boues si épaisses, si profondes, si désespérantes, que le roi craignit un moment d'y périr, son char ne pouvant plus avancer ; en lui-même il pensait avec désespoir que jamais il ne reverrait la reine, et que lui-même il périrait dans ces boues.

Comme il se disait cela, un corbeau vint se poser sur son char, et lui dit ;

—Promets-moi que ce que tu as de plus cher et que tu ne connais pas m'appartiendra, et tout à l'heure ton char sortira de ces boues.

Le roi se dit : — Je n'ai rien de plus cher au monde que la reine ; pour la revoir je donnerais mon royaume, je puis donc bien abandonner à ce corbeau quelque chose qui m'est cher et que je ne connais pas.

—Eh bien, cria l'oiseau, acceptes-tu ce que je te propose ?

Et le roi répondit : — Oui !

—Très-bien, reprit à son tour le corbeau, et pour que tu n'aies pas à te plaindre de moi, ce que tu as de plus cher et que tu ne connais pas, je te le laisse encore sept ans ; mais souviens-toi que dans sept ans je viendrai le chercher.

Ce dialogue était à peine achevé, que l'oiseau s'envola, et que le char recommença de rouler.

La reine, prévenue par son page de l'arrivée du roi, vint au-devant de lui sur le seuil du palais, son enfant dans ses bras. Le roi, en l'apercevant, devint pâle ; mais son bonheur quelques instants après fut si grand qu'il oublia tout.

Le lendemain se trouvait être l'anniversaire de la naissance de l'enfant ; il y eut dans tout le

royaume des fêtes magnifiques, et ces fêtes, tous les ans au même jour, se renouvelèrent tant et si bien, que le roi ne se souvenait plus ni du corbeau ni de la promesse imprudente qu'il lui avait faite.

Lorsque vint le septième anniversaire, le roi voulut donner à sa cour et à tout son peuple, en l'honneur de son fils, une fête qui dépassât toutes les précédentes. Il invita les monarques de toute l'Allemagne, les princes, les seigneurs ; il y eut des spectacles, des joutes, des jeux, des concerts et des feux d'artifice qui n'avaient jamais eu rien d'égal sur les bords du Danube.

Mais tout à coup un croassement retentit, la maison trembla... Le roi dit à ses gens : — Qu'est-ce que cela ?

Ils lui répondent qu'un grand oiseau noir s'est abattu sur le toit.

A ces mots, le roi retrouve tous ses souvenirs et veut protéger son fils ; mais il était trop tard, et déjà l'enfant avait disparu.

Le corbeau, l'emportant dans les airs, s'était envolé là-bas, là-bas ; puis, dans une vallée profonde, inconnue, solitaire, l'avait donné, pour qu'il l'élevât, à un pauvre homme qui vivait là avec sa femme et sa fille. La petite fille, qui avait environ cinq ans, était jolie et très-avisée, ce qui n'a rien de surprenant chez une petite fille, même dans un désert situé sur les bords du Danube.

A mesure que le petit garçon grandissait, la petite fille, tout naturellement, s'attachait à lui davantage, et le père aussi l'eût considéré volontiers comme son propre enfant ; mais la mère, qui le traitait en marâtre, le détestait chaque jour davantage ; aussi le pauvre enfant était-il le plus malheureux du monde, tant la méchante femme l'avait pris en horreur.

J'ai oublié de dire que ces paysans étaient un peu sorciers, ce qui était cause de la haine de la femme contre le petit, chez qui elle apercevait la marque de beaucoup d'esprit. Elle disait à son mari :

—Jean nous perdra, il est trop avisé ; tâchons de nous en débarrasser.

—A quoi penses-tu ?

—Laisse-moi faire.

Elle appelle l'enfant et lui dit :

—Jean, tu ne travailles pas assez : il faut que d'ici à demain tu aies abattu cette forêt, et que tu m'en aies bâti un pont qui chante quand je passerai dessus.

Jean se désole : — Comment pourrais-je en un jour abattre la forêt, et comment pourrais-je en toute ma vie bâtir un pont qui chante?... Dans son chagrin il appelle Catherine.

—Catherine, ta mère veut me perdre ; elle me donne un ouvrage impossible. Que vais-je devenir ?

—Ne t'inquiète pas, je viendrai à ton secours ; couche-toi tranquillement, et surtout, le matin, ne prends pas le lait qu'elle t'offrira.

Il se couche, et Catherine aussitôt court dans la forêt, évoque les esprits auxquels commandait son père, dont elle avait su découvrir le secret, et leur enjoint d'abattre en un instant la forêt et d'en bâtir un pont qui chante quand sa mère passera dessus.

Au matin, de bonne heure, Jean vient chez la mère et lui dit : — C'est fait !

Ah ! ha ! c'est très bien, lui dit-elle : bois donc, mon enfant, cette tasse de lait.

Mais Jean n'avait pas oublié la recommandation de Catherine ; il ne but pas le lait.

La mère en elle-même se courrouce et se dit : — Il ose déjà lutter avec moi, il ne tardera pas peut être à devenir le plus fort, et de nouveau elle court à son mari.

— Je veux qu'il périsse, et cette fois je lui donnerai à faire une chose dont il ne viendra jamais à bout.

Elle appelle l'enfant :

— Jean, tu selleras cette nuit les six chevaux qui sont dans l'écurie et tu les feras trotter.

Et voilà Jean tout heureux d'une besogne si aisée ; il court vers Catherine :

— Ah ! cette fois, je ferai bien tout seul ce que m'commandé ta mère.

— Garde-l'en bien, malheureux ! ta perte serait assurée ; car un de ces chevaux est ma mère elle-même, et dès que tu l'auras sellée et montée elle te fera tomber et te tuera. Je viendrai de nouveau à ton secours ; pour cela, prends ces six brides, brides-en ces six chevaux, et tu pourras alors les seller et les monter sans crainte.

Jean court à l'écurie, bride, selle, sangle les six chevaux : l'un d'eux (c'était la marâtre), ne se laissa pas faire sans difficultés ; mais la bride était telle que toute bête qui en était touchée devait se soumettre. Jean, qui savait cela, et qui avait bridé très-solidement l'animal récalcitrant, monta dessus, le fit trotter, le conduisit à la forge, le fit ferrer, puis le conduisit à l'écurie.

Mais voilà qu'au matin la marâtre se réveille avec des fers aux pieds et aux mains... C'est alors qu'il y eut des cris et des rugissements.

— Jean périra ! s'écria-t-elle d'une voix étouffée. Où est-il ? qu'on me l'amène à l'instant.

Mais Catherine, qui avait tout surveillé et tout écouté, dit à Jean :

— Fuyons, fuyons vite ; elle nous tuerait tous les deux.

Avant de partir, Catherine s'arrache trois cils à la paupière gauche ; elle en jette un dans la chambre, un autre dans la cuisine, et le troisième sur le perron. La précaution était sage, car à peine avaient-ils franchi la porte de la chaumière, que la mère, toute remplie de rage et de soupçon, s'écria : — Catherine, que fais-tu ?

Le premier cil aussitôt répondit dans la chambre ; — Maman, je fais le lit.

Une deuxième fois la mère demanda : — Catherine que fais-tu ?

Et le deuxième cil : — Maman, je fais la cuisine. Enfin, la mère, une troisième fois : — Catherine, que fais-tu ?

Et le dernier cil : — Maman, je balaye le perron.

Et pendant ce temps-là, les deux enfants couraient, couraient... ils étaient déjà loin lorsque la mère eut l'idée de leur fuite. A cause de ses fers aux pieds et aux mains, elle ne pouvait courir après eux ; mais, de sa voix terrible, elle crie à son mari :

— Va chercher les enfants ; ils sont partis.

Le mari se met en route docilement.

Cependant Catherine tout à coup s'arrête ; elle a senti s'échauffer son oreille gauche ; elle dit à Jean :

— Mon père approche, il va nous atteindre, mais ne crains rien. Fais-toi gardien de ce champ de millet, et moi je serai le champ même.

Le travestissement était à peine achevé, lorsque le père arriva ; il dit au gardien :

— As-tu vu passer par ici deux jeunes gens qui fuyaient ?

— Je les ai vu passer, répondit le gardien, quand on semait ce millet.

Et le père se mit à courir de plus fort en plus fort. Eux aussi, de leur côté, se sauvèrent ; mais, quelque temps après, voilà Catherine qui sent de nouveau s'échauffer son oreille ; elle dit aussitôt à Jean :

— Mon ami, fais-toi prêtre, et je serai l'église.

Le père arrive et demande au prêtre :

— Avez-vous vu, messire, passer par ici deux jeunes gens ?

— Je les ai vu passer quand on bâtissait cette église.

Alors, épuisé de fatigue, le pauvre paysan, n'espérant plus les atteindre, s'en retourne chez lui.

Mais la mère, dans sa soif de vengeance, se met à cheval sur le manche du balai et part rapide comme l'électricité.

— Catherine aussitôt s'écrie :

— Jean, l'oreille me brûle. Fais-toi vite étang, et je serai canard.

La mère s'aperçut très-bien de la métamorphose ; mais, comme les esprits du père protégeaient Catherine et son compagnon, elle ne pouvait les faire reparaitre sous leur vraie forme : c'est pourquoi, ne songeant qu'à assouvir sa fureur, elle se mit à boire l'étang, espérant avec l'eau avaler le canard ; mais elle but tant et tant qu'elle creva. Les deux jeunes gens continuèrent donc tranquillement leur route, et ne tardèrent pas à trouver une jolie forêt où ils se décidèrent à passer la nuit. Au matin, l'endroit où ils s'étaient arrêtés leur parut si agréable, on y entendait de si doux chants d'oiseaux, on y respirait de si doux parfums, et l'on y voyait de toutes parts des fruits si délicieux, qu'ils ne demandaient que d'y passer leur vie.

Mais voilà que retentit au loin le son du cor ; ils entendent un grand bruit de chiens et de chevaux : c'était le roi qui chassait avec sa cour ; il aperçoit les enfants, admire leur beauté, leur candeur. Saisi d'un pressentiment, il appelle le jeune garçon, il l'examine avec émotion, retrouve une marque qu'à sa naissance on lui avait faite au bras, et reconnaît son fils. Les deux enfants furent en grande pompe ramenés au palais. On les conduisit à la reine, qui pensa s'évanouir de bonheur. On les revêtit d'habits convenables à leur nouvel état, et l'on ne tarda pas à s'apercevoir qu'ils étaient tous deux d'une égale beauté : aussi le roi et la reine ne voulurent-ils mettre aucun ajournement à leur mariage, et ce mariage, à quatre jours de là, fut célébré avec la plus grande pompe.

Et ne pensez pas, ami lecteur, que depuis lors ces jeunes gens soient morts ; ils vivent encore à l'heure où nous contons ceci. C'est du moins, ce que prétend leur légende, qui me fut racontée autrefois par deux enfants hongrois.



VARIETES.

PROGRÈS DE LA LANGUE FRANÇAISE.

FRAGMENT DES PSAUMES TRADUIT EN DIFFÉRENTS SIÈCLES.

DOUZIÈME SIÈCLE.

Et iert ensemment cume fust tresplantet de juste les ruisals des ewes, lequol sun fruit durrat en sun tens.

E la foille de lui ne decurrat ; e tuit ceo que il ferat serrat fait prospere.

TREIZIÈME SIÈCLE.

Et il sera si com arbre que plantée est juste le cours des eawes, lequél donra son fruit en temps sesonale.

Sa foille ne cherra ; et tates choses queconque il fera, tut dis en presperunt.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

Et il sera comme li fust qui est plantés de costé le décourement des yaues, qui donra son fruit en temps.

E la feuille ne cherra pas ; et tout ce qu'il fera sera touz jours en prospérité.

QUINZIÈME SIÈCLE.

Et il sera comme l'arbre qui est planté jouxte le cours des eanes, qui son fruit donnera en tout temps.

Et sa feuille ne descherra ; et toutes choses que le juste fera tous jours prospereront.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Il sera comme l'arbre planté le long des eaux courants, qui rend son fruit en sa saison.

Les feuilles ne retomberont point ; et tout ce qu'il produira viendra à souhait.

INSTRUCTION.

POUR NAGER AU SECOURS D'UNE PERSONNE EN DANGER.

Il arrive chaque jour que des hommes, mus par un louable sentiment d'humanité, se jettent à l'eau pour sauver des personnes qui se noient ; mais trop souvent, par suite d'inexpérience, et faute des instructions nécessaires, ces hommes généreux périssent victimes de leur dévouement. On ne saurait donc recueillir avec trop de soin les précieux renseignements donnés par les sauveteurs prudents et expérimentés. M. Hodgson, de Sunderland, qui est de ce nombre, a rédigé, sous une forme claire et précise, la méthode dont il a fait usage toujours avec succès ; appliquée avec le sang-froid indispensable en pareil cas, elle prévient de déplorables accidents, et conservera des vies précieuses à tant de titres.

1^o Quand vous approchez une personne près de se noyer, criez-lui d'abord très-haut qu'elle n'est pas en danger.

2^o Avant de plonger, débarrassez-vous le plus tôt possible de tous vos vêtements ; déchirez-les, si c'est nécessaire ; mais s'il n'y a pas de temps à perdre, défaites vos souliers, parce qu'ils se rempliraient d'eau et vous gêneraient pour nager.

3^o Lorsque vous nagez vers une personne, ne la saisissez pas tout de suite si elle se débat, mais attendez quelques secondes ; jusqu'à ce qu'elle soit tranquille, ce qui a lieu après qu'elle vient d'avaler une ou deux gorgées ; car c'est une vraie folie de saisir un homme pendant qu'il se débat, et si vous le tentez, vous risquez vous et lui.

4^o Alors approchez-vous saisissez la personne par les cheveux, et tournez-la aussitôt que possible sur le dos, en donnant une secousse qui l'amènera à flot. Alors mettez-vous aussi sur le dos, et nagez vers la terre avec vos pieds, en tenant des deux mains ses cheveux, vous sur votre dos, elle aussi, ayant naturellement son dos contre votre estomac. De la sorte, vous gagnerez la terre plus sûrement que par toute autre moyen, et vous pouvez facilement nager avec deux ou trois personnes. L'un des grands avantages de cette méthode est de vous permettre de tenir votre tête hors de l'eau, en même temps que vous soulevez la tête de la personne que vous sauvez. Il est de toute importance que vous la teniez par les cheveux, et que vous la placiez ainsi que vous même sur le dos. Après beaucoup d'expériences, j'ai trouvé cette méthode infiniment préférable à toute autre. De la sorte, vous pouvez flotter aussi longtemps que vous le voulez, jusqu'à ce qu'un canot ou une amarre vous vienne en aidé.

5^o C'est une erreur de croire un mourant capable de saisir avec une force extraordinaire ce qu'il atteint, ou du moins cela n'arrive que rarement. Dès qu'un noyé commence à s'affaiblir et à perdre connaissance, il lâche peu à peu et quitte tout à fait. Il ne faut donc rien redouter à ce sujet quand on tente de sauver quelqu'un.

6^o Quand une personne a coulé et que l'eau est unie, on connaît exactement sa position par les bulles d'air qui s'élèvent à la surface ; il faut, toutefois, tenir compte du mouvement général de l'eau s'il y a de la marée ou du courant qui ait détourné les bulles de leur ascension verticale. On peut tirer quelqu'un du fond de l'eau, assez tôt pour le faire revenir, en plongeant d'après l'indication des bulles d'air.

7^o Lorsqu'on cherche à sauver quelqu'un en plongeant au fond, il ne faut saisir les cheveux que d'une seule main ; l'autre est employée, avec les pieds, pour remonter à la surface.

8^o Si l'on est en mer, c'est souvent une grande erreur de chercher à gagner la terre. Lorsqu'il y a une forte marée portant au large et si vous nagez pour votre propre compte, ou pour sauver une personne qui ne sait pas nager, mettez-vous sur le dos et restez-y jusqu'à ce qu'il arrive du secours. Beaucoup d'hommes s'épuisent à refouler les vagues en nageant à contre-marée, et finissent par couler, tandis que s'ils étaient restés à flot, un canot ou toute autre aide serait arrivée.

9^o Ces instructions s'appliquent à toutes les circonstances, en rivière ou en mer, par bon ou mauvais temps.

DES YEUX.

Il n'y a rien de drôle comme les superstitions populaires sur le regard et le pouvoir des yeux.

Boguet assure que les sorcières ont deux prunelles dans un œil. Les sorcières illyriennes avaient la même singularité dans les deux yeux. Elles ensorcelaient mortellement ceux qu'elles fixaient longtemps.

Il y avait dans le Pont des sorcières qui avaient deux prunelles dans un œil et la figure d'un cheval dans l'autre. Il y avait en Italie des sorcières qui, d'un seul regard, mangeaient le cœur des hommes et le dedans des concombres... On redoute beaucoup, dans quelques contrées de l'Espagne, certains enchanteurs qui empoisonnent par les yeux. Un Espagnol avait l'œil si malin qu'en regardant fixement les fenêtres d'une maison, il en cassait toutes les vitres. Un autre, sans même y songer, tuait tous ceux sur qui sa vue s'arrêtait. Le roi, qui en fut informé, fit venir cet enchanteur et lui ordonna de regarder quelques criminels condamnés au dernier supplice. L'empoisonneur obéit; les criminels expiraient à mesure qu'il les fixait. Un troisième faisait assembler dans un champ toutes les poules des environs, et sitôt qu'il avait fixé celle qu'on lui désignait, elle n'était plus.

Les Écossais redoutent beaucoup, dans ce sens, ce qu'ils appellent le mauvais œil. Parmi leurs superstitions les plus vulgaires celle qui attribue au regard de certaines personnes la faculté de produire de fâcheux effets est la plus généralement répandue. Dalyel raconte qu'il y a peu d'années, un domestique de sa famille étant mort de la petite vérole, la mère de ce dernier soutint qu'il avait péri victime d'un mauvais œil. Il ajoute que, maintenant encore, il existe dans les plaines une femme dont le regard, au dire de ses voisins suffit pour aigrir le lait, rendre les chèvres stériles et quelquefois même pour faire périr les troupeaux. Une cheville de fer rouillée peut seule détourner la maléfice. Les Irlandais ont des sorcières qui, par des contre-charmes, paralysent l'effet du mauvais œil.

Dans le Péloponnèse, à peine le nouveau-né a-t-il vu le jour, que la sage-femme le couvre d'un voile et lui étend sur le front un peu de boue prise au fond d'un vase où l'eau a longtemps séjourné. Elle espère ainsi éloigner de lui l'esprit malin, autrement dit mauvais œil, dont les Grecques croient voir partout la funeste influence.

Un soldat, dans l'expédition du maréchal Maison, faisait des sauts de force, mangeait des étoupes et rendait de la fumée par la bouche. On le prit pour le mauvais œil ou esprit malin.

On a prétendu que l'on devenait aveugle lorsqu'on regardait le basilic. Voy. ce mot.

A Plouédern, près de Landerneau, dans la Bretagne, si l'œil gauche d'un mort ne se ferme pas, un des plus proches parents est menacé de cesser d'être.

Le mauvais œil est un des maléfices les plus reprochés aux gitano ou bohémiens. Le docteur Géronimo d'Alcala en parle comme il suit :

“ Dans la langue des gitano, *querelar nazula* signifie *jeter le mauvais œil*, c'est-à-dire rendre quelqu'un malade par la simple influence du regard. Les enfants sont surtout exposés à cette influence perfide. Une corne de cerf est regardée comme un préservatif. On rencontre encore en Andalousie plus d'un enfant au cou duquel pend une petite corne montée en argent et attachée à un cordon fait avec les crins d'une jument blanche. Heureusement, si les gitano peuvent, de leur propre aveu, jeter le *mauvais œil*, ils ont aussi dans leur pharmacie le remède du mal qu'ils font : quant à moi, je n'y aurais pas

grande confiance : ce remède, à ma connaissance, étant la même poudre qu'ils administrent aux chevaux malades de la morve.

” La superstition du mauvais œil se retrouve en Italie et en Allemagne ; mais elle vient originairement d'Orient ; les rabbins en parlent dans le Thalmud. Si vous vous trouvez avec des juifs ou des mahométants, évitez de fixer trop longtemps vos regards sur leurs enfants ; ils croiraient que vous voulez leur jeter le mauvais œil. L'effet du mauvais œil est d'altérer d'abord les organes de la vision par lesquels il se communique au cerveau. On prétend aussi que le mauvais œil jeté par une femme est plus funeste que celui que vous jette un homme. Voici comment cette maladie est traitée chez les juifs de Barbarie :

“ Dès qu'ils se sentent frappés, ils envoient chercher le médecin le plus renommé pour cette espèce de cas. En arrivant, le docteur prend son mouchoir ou sa ceinture, fait un nœud à chaque bout, mesure trois palmes avec sa main gauche, fait un nœud à chaque mesure, et se ceint trois fois la tête de la ceinture ou du mouchoir, en prononçant *beraka* ou bénédiction : *Ben porat Josef, ben porat ali ain* (Joseph est un rameau fécond, un rameau près d'une source) ; puis il se remet à mesurer la ceinture ou le mouchoir, et s'il trouve trois palmes et demie au lieu de trois qu'ils a mesurées auparavant, il pourra vous nommer la personne qui a jeté le mauvais œil. La personne étant connue, la mère, la femme ou la sœur du parent sort en prononçant à haute voix le nom du coupable ; elle ramasse un peu de terre devant la porte de sa maison et un peu encore devant celle de sa chambre à coucher ; on lui demande ensuite de sa salive le matin avant son déjeuner ; on va chercher au four sept charbons ardents qu'on éteint dans l'eau du bain des femmes. Ces quatre ingrédients, la terre, la salive, les charbons, l'eau, étant malaxés dans un plat, le patient en avale trois gorgées, et le reste est enterré par quelqu'un qui fait trois pas à reculons en s'écriant : “ Puisse le mauvais œil être enseveli sous terre ! ” Voilà comment on procède si le coupable est connu ; mais dans le cas contraire on prend un verre, on se tient sur la porte, et l'on force tous les passants de jeter dans ce verre un peu de salive. Le mélange avec le charbon et l'eau du bain a lieu ensuite, et l'on applique la mixtion à l'œil du patient, qui a soin de s'endormir sur le côté gauche : le lendemain matin il se réveille guéri.

” Peut-être cette superstition comme beaucoup d'autres est-elle fondée sur une réalité physique. J'ai observé que l'on croit surtout au mauvais œil dans les pays chauds où la lune et le soleil ont un rayonnement très-éclatant. Que dit l'Écriture, ce livre merveilleux, où l'on trouve à éclaircir tous les mystères ? “ Ni le soleil ne te frappera le jour, ni la lune la nuit. ” (Ps. CXXXI, 6.) Que ceux qui veulent éviter le mauvais œil, au lieu de se fier aux amulettes, aux charmes et aux antidotes des gitano, se gardent du soleil, car il a un mauvais œil qui produit des fièvres cérébrales ; qu'ils ne dorment pas la tête découverte sous les caressants rayons de la lune, car elle a aussi un regard empoisonné qui altère la vision et frappe même de cécité.



FAITS DIVERS.

—Si nous notons la disparition des personnages marquants, nous ne devons pas non plus négliger celle des animaux qui se sont fait un nom dans l'histoire. Ces jours derniers à Londres, mourait Bob, le chien du 1er bataillon de fusiliers écossais. Cet animal avait fait la campagne de Crimée, avait suivi ses maîtres sur tous les champs de bataille, et lorsque le bataillon rentra à Londres, en 1856, il prit fièrement la tête, à côté du major. Bob, idole de ses maîtres, vénéré du peuple, respecté des gamins londoniens, n'a pas su éviter une voiture qui l'a écrasé.

LES CHINOIS SONT NOS MAÎTRES A TOUS : — Quel que soit notre orgueil, il faut savoir en convenir.

Ces habiles coquins ont réussi à falsifier le thé, substance très-chère, avec des matières absolument sans valeur et que l'on se trouve ainsi payer de 4 à 5 chelins la livre. Sur vingt échantillons de thé, dit un journal des Etats-Unis, c'est à peine si l'on en a trouvé un seul pur. Le reste était additionné de sable, de feuilles, et d'herbes sèches réduites en poudre, de pierre d'aimant pulvérisée. Le tout était agglutiné, coloré, dissimulé avec de l'amidon, de la gomme, du safran, du bleu de Prusse, de la mine de plomb. Aux réclamations fondées des acheteurs, les Chinois répondent que les prix des thés falsifiés étant maintenus plus bas que ceux des thés purs, on n'a, par conséquent, rien à réclamer. Suivant le docteur américain Hassal, l'usage du thé ferrugineux produirait dans l'estomac l'effet d'une infusion d'encre.

On estime à 136 millions de francs la quantité d'or extraite des gîtes aurifères de la rivière Fraser et des différents districts de la Colombie anglaise, sans compter plus de cent millions qui ont été recueillis par des individus isolés, en dehors des compagnies concessionnaires. La construction d'une route, qui a coûté plus de six millions de francs, a contribué dans une très-grande mesure au développement de la colonie.

—Les Anglais ont importé d'Australie, en 1873, une quantité d'or évaluée à près de deux cent quarante millions de francs. Aux dernières nouvelles, des veines très-riches du précieux métal venaient d'être découvertes.

—D'après les recherches d'un généalogiste américain, la famille du président Grant est originaire d'Angleterre. Elle arriva sur le navire *Marie et Jean* à Dorchester, dans le Massachusetts, en 1630, puis elle partit pour le Connecticut et fonda la colonie de Windsor en 1631.

—Il existe à Providence, Rhode-Island, un homme doué d'une force musculaire prodigieuse et tout à fait comparable à celle de l'homme qui, dans l'ancien temps, transportait sur ses épaules les portes de Gaza. Alors qu'il était jeune, il soulevait avec son pied un baril de farine, comme il l'aurait fait d'un simple picotin rempli de grain d'avoine. Un jour, au dock de Stevens, comme

on le plaisantait au sujet d'une ancre pesant 550 livres, qu'on le défiait de la soulever et même de faire mouvoir, il prit celle-ci, la porta dans un autre magasin, gravit les marches de l'hôtel des Etats-Unis, la montra dans cet établissement et finalement la rapporta au magasin où il l'avait prise ; là il la déposa dans le plateau d'une balance pour qu'on put bien s'assurer du poids. Autrefois, il buvait, sans paraître en être affecté, une trentaine de verres de spiritueux et il lui arriva de passer une nuit à boire à lui seul un demi baril de bière. Malgré ces excès, on ne le vit jamais en état d'ivresse, et quelle que fût l'abondance du gin ou de la bière absorbée par lui, il ne parut jamais trembler sur ses jambes.

—Un riche propriétaire de l'Uruguay, le baron de Maua, voulant vendre ses biens, une compagnie s'est formée en Angleterre pour les acquérir et en faire le siège de vastes exploitations ayant principalement en vue l'élevage des bestiaux et leur transformation en viandes conservées pour l'importation en Europe. Le capital n'est rien moins que vingt-cinq millions.

—Les diverses religions professées à New-York possèdent 349 églises. Les émoluments des membres du clergé varient de \$300 à \$12,000. Cinquante ecclésiastiques reçoivent \$4,000 ou plus ; trente reçoivent plus que cette somme et dix seulement plus de \$12,000. Six de ces derniers sont pasteurs de l'Eglise Episcopale. En résumé, on peut dire que la moitié des membres du clergé de New-York reçoit par an 12,500 francs ou plus, et que sauf de très-rares d'exceptions, le gain annuel de ces ecclésiastiques est à peu près le même que celui des autres classes de travailleurs intellectuels.

—Lors de leur passage à Toledo (Ohio), les quatre généraux Grant, Sherman, Shéridan et Custer, furent accueillis par un tourbillon de ladies, jeunes et vieilles, blanches, noires et jaunes ayant avec elles, qui des babies, qui des petites filles. Ces dames sollicitèrent toutes l'honneur d'embrasser les quatre généraux. Ceux-ci durent s'exécuter, mais pressés par l'heure de départ du train, ils durent aller vite en besogne, et des paris s'engagèrent sur la question de savoir lequel des quatre héros arriverait le premier dans ce steeple-chase d'embrassades. Les pointeurs constatèrent que Grant embrassa : 74 babies, 113 petites filles et 373 ladies ; Sherman : 127 babies, 147 petites filles et 297 ladies ; Shéridan : 94 babies, 104 petites filles et 410 ladies ; Custer : 83 babies, 138 petites filles et 417 ladies.

—On a constaté qu'il y a : à Londres, 8 habitants par maison ; à Berlin, 32 ; à Paris, 35 ; à Saint-Petersbourg, 52 ; à Vienne, 55. La mortalité croît avec l'accroissement du nombre d'habitants logés dans une même maison. Ainsi, sur 1000 individus, il meurt à Londres, 24 habitants ; à Berlin, 25 ; à Paris, 28 ; à Saint-Petersbourg, 41 ; à Vienne, 47.

L'Album paraît toutes les Semaines avec 24 pages de matières. Le Prix est de \$3.00 par année
\$1.50 pour Six Mois.

DUVERNAY, FRERES & DANSEREAU.